



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

LES
DUCS
DE LORRAINE

1048 — 1757

COSTUMES ET NOTICES HISTORIQUES

LE TOUT RECUEILLI, DESSINÉ, DÉCRIT ET GRAVÉ SUR CUIVRE, D'APRÈS LES SCEAUX,
LES MONNAIES, LES TOMBEAUX DE CES PRINCES, LES VITRAUX,
LES PEINTURES MURALES OU AUTRES, LES MANUSCRITS ET LES DOCUMENTS
LES PLUS AUTHENTIQUES,
POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE LORRAINE PROPREMENT DITE, ET GÉNÉRALEMENT
AUX AMIS DES ARTS ET DES ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES,

Par JEAN CAYON

*Inspecteur-correspondant du Ministère de l'intérieur, pour les monuments
historiques du département de la Meurthe.*



NANCY

CAYON-LIÉBAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

RUE STANISLAS, 10.

1854



600006905Q

LES
DUCS
DE LORRAINE

1048-1737

TIRÉ A CENT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SEULEMENT.

SANT-NICOLAS (NEURTHE), IMPRIMERIE DE P. TRENEL.



LES
DUCS
DE LORRAINE

1048 - 1737

COSTUMES ET NOTICES HISTORIQUES

LE TOUT RECUEILLI, DESSINÉ, DÉCRIT ET GRAVÉ SUR CUIVRE, D'APRÈS LES SCEAUX,
LES MONNAIES, LES TOMBEAUX DE CES PRINCES, LES VITRAUX,
LES PEINTURES MURALES OU AUTRES, LES MANUSCRITS ET LES DOCUMENTS
LES PLUS AUTHENTIQUES,
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LORRAINE PROPREMENT DITE, ET GÉNÉRALEMENT
AUX AMIS DES ARTS ET DES ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES,

Par JEAN CAYON

*Inspecteur-correspondant du Ministère de l'intérieur, pour les monuments-
historiques du département de la Meurthe.*



NANCY

CAYON-LIÉBAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE STANISLAS, 10.

1854

237. h. 115.



AVERTISSEMENT.

Il est vivement à regretter que personne n'ait songé à tenter pour la Lorraine ce que le P. Montfaucon a si heureusement et si à propos exécuté pour l'histoire de France, en publiant les monuments de cette monarchie. Sans être absolument impossible, cette tâche, qu'il eût été facile encore de remplir avec succès à la fin du xvii^e siècle, offrirait aujourd'hui les plus grandes difficultés. Les vieilles abbayes où se voyaient les tombeaux de nos ducs, ceux des seigneurs de leur cour, ont disparu du sol ; les vitraux sur lesquels tant de hauts et de saints personnages étaient si brillamment figurés ont été réduits en poudre ; les peintures murales et autres ont été effacées ; les miniatures, les livres, dispersés avec les bibliothèques et les collections amassées jadis à grands frais.

Le zèle et les efforts des curieux de nos antiquités nationales, la création enfin d'un Musée lorrain, à Nancy, dans les restes du palais même de ces anciens princes, en réveillant l'attention, sauveront peut-être une partie des matériaux nécessaires à quiconque voudra entreprendre cette œuvre importante. Nous nous contenterons d'esquisser une partie du tableau, en donnant la suite iconographique des ducs de Lorraine, à compter de Gérard I^{er} d'Alsace jusqu'à Stanislas Leszcinski, dernier duc bénéficiaire, inclusivement. Pour la première fois, ces portraits sont en pied, offrant le costume historique de ces illustres personnages, d'après les monuments recouvrables et hors de discussion.

Un ouvrage à peu près semblable avait été imaginé, au xvi^e siècle, par Nicolas-Clément de Treille, et qui parut en latin sous ce titre : *Austrasiæ Reges et Duces ad vivum expressi, et epigrammatibus descripti*. Colonise, 1591-93. Les ducs sont seulement en buste, dans un médaillon avec légende, le tout purement gravé par Woériot, maître estimé. Leur ressemblance, au moins en ce qui concerne les premiers princes de la Maison d'Alsace d'abord, est fort contestable, si on en juge entr'autres par le duc Raoul, représenté barbu et fort âgé, tandis qu'il est certain que ce prince périt à la bataille de Crécy, à l'âge de 27 ans, et que sa statue, dans l'abbaye de Beaupré, le faisait voir les cheveux courts et bouclés, imberbe et dans la fleur de la jeunesse. François Guibaudet traduisit, en prétendus vers français, les vers latins de Nicolas-Clément de Treille, beaucoup plus avouables, et pour mieux compléter l'œuvre, accompagna son édition, datée de 1617, d'informes gravures sur bois, qui sont la caricature des médaillons dus au burin élégant de Woériot, comme ses paraphrases semblent la parodie du texte original.

Le duc Léopold I^{er}, à peine rétabli sur le trône de ses pères après une longue suite de calamités, tristes fruits de la guerre et de l'occupation étrangère, s'occupa avec soin de recueillir les monuments de sa Maison. Dans ce but, il chargea spécialement une commission de rechercher tout ce qui avait trait aux anciens ducs de Lorraine,

ses prédécesseurs. Par ses ordres, on visita les abbayes ducales et les églises de leur fondation, on examina les sceaux pendants à leurs chartes, on recueillit leurs monnaies, on dessina les vitraux et divers fragments de sculpture. Une collection de portraits authentiques, et remontant à Mathieu I^{er}, avait été aussi patiemment amassée par l'abbé Fournier, prévôt de la Collégiale de Saint-Georges. Le résultat de toutes ces investigations fut habilement mis en œuvre par le célèbre Ferdinand de Saint-Urbain, qui, du commandement du même prince, frappa la magnifique suite métallique des ducs et duchesses de Lorraine, au nombre de trente-sept médailles. Cette suite fut aussi gravée en taille-douce à Florence, et forme un très-bel in-folio, avec des courtes notes explicatives en regard de chaque planche.

Saint-Urbain, dans ses médailles, considérées à si juste titre comme des chefs-d'œuvre, a dû rendre d'une manière héroïque les traits du visage et le costume. Il n'existait donc aucun recueil qui représentât avec la fidélité historique, si précieuse en semblables matières, les rejetons de la race illustre descendue de Gérard d'Alsace, et leurs habits de cour ou de guerre, en pied, et d'après les monuments de leur règne. Nous nous sommes proposé de suppléer à cette fâcheuse lacune, qui n'intéresse pas moins l'histoire que l'art. S'il ne nous a pas été donné de réussir aussi complètement que nous le désirons, malgré nos efforts, peut-être aurons-nous au moins le mérite d'avoir tracé et ouvert la voie à d'autres imitateurs futurs.

Malgré la disparition d'une grande quantité de choses propres à notre objet, il existe encore çà et là de précieux débris. Des statues plus ou moins mutilées ont été à grand'peine sauvées des injures du temps et de la main des hommes, qui pis est; des tableaux ont reparu, des fragments de vitraux ont été réunis, des monnaies découvertes, des sceaux confrontés entre eux, les cartons des collecteurs explorés. Tels sont aussi les principaux éléments qui nous ont guidé pour cette nouvelle reproduction iconographique et historique de la Maison de Lorraine. Cette étude était longue, difficile, dispendieuse; sa publication n'offrait pas de moindres difficultés matérielles. Les notices qui accompagnent les planches ont été spécialement écrites dans le dessein de renseigner exactement les curieux et les artistes sur les détails physiques de chaque duc, sur la notoriété de son costume et sa description. Les traits les plus saillants de la vie du personnage ont été décrits pour servir à ceux qui seraient tentés de les retracer avec fidélité sur la toile ou les reproduire avec le eiseau. Les sources où nous avons dû puiser ont été indiquées avec soin pour y recourir en cas de besoin. Enfin, nous n'avons rien épargné, selon la mesure de nos moyens, pour satisfaire la curiosité des intelligences d'élite, qui s'intéressent aux annales d'un pays, dont la gloire et le génie, dans les siècles passés, sont justement revendiqués et appréciés chaque jour davantage.



DE LA LORRAINE

ET DE

LA MAISON D'ALSACE.

Après la mort de Charlemagne, ses descendants s'arrachèrent les lambeaux de l'empire d'Occident. Au partage des États de Louis-le-Débonnaire, en 843 et 855, le nom de Lorraine, Lotharingue-Rike, Lothringen, Lotharii regnum, Lotharingia, c'est-à-dire, le royaume des enfants de Lothar, se révèle à l'histoire. Son étendue égalait presque celle du royaume d'Austrasie, auquel il succédait, et embrassait à peu près dans ses limites les contrées connues auparavant sous les noms de première et de seconde Belgique.

Dans les sanglantes révolutions du x^e siècle, la France et l'Empire se disputèrent tour à tour la Lorraine, qui, dans ces luttes, échut enfin à la Maison de Saxe. Bientôt Brunon, archevêque de Cologne, frère de l'empereur Othon-le-Grand et créé archiduc de Lorraine, titre nouveau qui déguisait mal sa toute-puissance, divisa ce vaste territoire en principautés et notamment en deux fractions considérables, les duchés de la *Haute* et de la *Basse* Lorraine. Ces deux grandes provinces étaient habilement situées aux deux extrémités de l'ancienne Austrasie, tant pour empêcher leur réunion que pour en imposer aux seigneurs intermédiaires. Les empereurs d'Allemagne

se réservèrent l'investiture de ces dignités principales, et sous le nom de ducs bénéficiaires, les conférèrent ensemble ou séparément à des gouverneurs amovibles, ou lieutenants généraux. En 1048, Gérard III, de la Maison d'Alsace, neveu du comte Albert, fondateur de l'abbaye de Bouzonville, fut mis en possession du duché de la Haute-Lorraine, qui, seul, a conservé ce nom. Ce pays était alors, comme depuis, confiné au nord par le duché de Luxembourg et l'archevêché de Trèves; au levant, par l'Alsace; au midi, par la Franche-Comté; au couchant, par le duché de Bar et une partie de la Champagne. Sa plus grande étendue, du midi au nord, était d'environ 25 lieues anciennes, et 24 d'orient au couchant. Le duché de Bar, qui y fut réuni en 1417, avait la même longueur; mais sa largeur entre la France et la Lorraine n'était que de 16 lieues. La fertilité du sol était proverbiale, car il fournissait au-delà des besoins toutes les choses nécessaires à la vie.

Gérard III d'Alsace, premier duc héréditaire de la Haute-Lorraine, descendait des anciens ducs d'Allemagne, depuis comtes d'Alsace. « Nulle origine plus illustre, dit l'éloquent abbé Bexon, le berceau de la Maison d'Alsace se perd dans ces temps où les races Romaines s'éteignant, les familles nobles des Francs et des Germains leur succèdent et les remplacent. » Gérard d'Alsace, son père, descendait, comme il suit, de la première race de nos rois :

Clotaire, fils de Clovis, eut deux femmes : 1° *Arigonde*, dont Chilpéric, Clotaire II, Dagobert, Clovis II ; 2° *Chusienne*, dont Blitilde, mariée au duc ou sénateur Ansbert, Gertrude, femme du patrice Rigomer, Gerberge, femme d'Archinoald.

On voit par la généalogie de St-Arnoù, comte du Chaumontois et évêque de Metz, qu'Arnoald, St-Arnoù, Ansigile ou Anchise, Pépin-d'Héristal, Charles-Martel, Pépin-le-Bref, Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, descendent de Blitilde, femme d'Ansbert.

Éga, maire du palais sous Dagobert I^{er}, fut père d'Archinoald, qui occupa la même charge sous Clovis II. Leudèse ou Leuthère, fils d'Archinoald et maire du palais sous Théodoric III, eut Athic ou Adalric, duc d'Allemagne, qui épousa Beretsinde, sœur de Blitilde, femme de Chilpéric, roi de France et d'Austrasie. Les enfants d'Athic

furent : Athic ou Éthic , Adalbert , duc d'Allemagne ; sainte Odjle , N. . . . ; sainte Roswinde , Hugues et Bataco , comtes en Alsace. Albéric , fils d'Athic II , eut quatre fils : Hupert , Otpert , Éberard et Thibault , qui tous contractèrent de grandes alliances , et dont la postérité fut nombreuse.

Éberard III , comte d'Alsace , eut deux fils : Gérard , comte de Metz , Adalbert , comte d'Alsace , fondateur de l'abbaye de Bouzonville , et Adeleis , femme de Henri de Franconie , dont naquit Conrad-le-Salique , empereur d'Allemagne. Cette alliance favorisa singulièrement l'ascendant de la Maison d'Alsace dans nos contrées , et par cette consanguinité , explique l'élévation de Gérard I^{er} d'Alsace , après la fin tragique d'Albert , fils d'Adelbert , son oncle. Albert , comme on sait , avait été tué par Godefroy-le-Barbu , duc de la Basse-Lorraine , furieux d'avoir été dépossédé en faveur de celui-ci , du duché de la Haute-Lorraine que son père avait eu conjointement.

Louis Chantreau Le Febvre , l'auteur estimé des *Considérations historiques sur la généalogie de la Maison de Lorraine* , mais trop souvent commissaire passionné du roi de France contre le duc Charles IV , qu'on poursuivait alors à outrance , conteste l'existence de Blitilde et celle du sénateur Ansbert. Le père Vignier fait remonter l'origine de la Maison d'Alsace à Rigomer seulement. Le très-docte André Favyn , dans son *Théâtre d'Honneur et de Chevalerie* , imprimé en 1619 , se rencontre avec le système de Vignier , publié en 1649 , en ce qui touche la généalogie de St-Arnou , à la tête de laquelle il place le sénateur Ansbert et Blitilde. « Le fragment des mairies du palais de France , tiré de l'abbaye de Fleury , dit cet auteur , Paul , diacre de Frioul au traité des euesques de Metz ; Thegan , coadjuteur de l'archevêque de Trèves , en la vie de Louis-le-Débonnaire , et tous les anciens annalistes d'Allemagne et de France , d'un commun accord , nous apprennent que les deux illustres familles des *Carlovingiens* et des *Capets* sont descendues d'Ansbert le sénateur , seigneur de très-ancienne Maison , et les prédécesseurs duquel , du temps que les Romains seigneurioient les Gaules , avoient été sénateurs et gouverneurs d'Austrasie , depuis nommée la France Orientale. »

« Cest Ansbert estoit issu d'une Maison si ancienne, que pour n'en scauoir la première origine, et la gratifier, on la rapportoit au troyen Anchises, père d'Æneas, prétendu fondateur des Romains. »

Un manuscrit du x^e siècle, trouvé en 1833 dans la bibliothèque de la ville de Saint-Omer, n^o 776, contient entr'autres documents, la généalogie des ascendants de Charlemagne. Ce travail, écrit en 951, par Vitgerus, moine de St-Bertin, est intitulé : *Genealogia nobilissorum Francorum imperatorum et regum, dictata à Karolo rege, et sancta prosapia domini Arnulfi comitis gloriosissimi filii Balduini*. L'auteur a placé Ansbert en tête et en ces termes : « *Ansbertus nobilissimus genuit Arnoldum ex Blitchildi filia Clotharii regis Francorum et Feriolum, et Modericum et Tarsiacam.* »

André Favyn, cité plus haut, nous fournit en outre de précieux renseignements sur les armes de la Maison d'Alsace, et qui éclairciront beaucoup cette question compliquée. Ansbert le sénateur, ses devanciers et descendants, portaient, dit-il, pour armoiries : *De gueules à trois aigles d'or, couleur et métal de l'empire Romain*. Charlemagne permit au duc Thierry, du surnom d'Austrasie, ainsi que ses prédécesseurs, fils unique de Childebrand, et son cousin paternel et maternel, de quitter ces armes et de prendre : *De gueules au rais pommeté et fleuroné d'or, à la bordure de France*, armes qui furent retenues jusqu'au règne de Hugues Capet, qui prit : *De France sans nombre, semé de fleurs de lys*, exemple qui fut suivi par ses successeurs jusqu'à Charles VI, qui remit l'écu de France comme anciennement : *A trois fleurs de lys, 2-1*.

Remarquons, à l'appui de l'autorité de Favyn, que d'après les plus anciens héralds d'armes du pays, les monuments et les sceaux, curieux et incontestables débris de ces époques, les armoiries primitives du royaume de Lorraine, en raison de ces faits et surtout de la concession au duc Thierry, portaient aussi le rais ou escarboucle, pommeté et fleuroné; qu'on le voit *brochant sur le tout* sur l'écu de la Maison d'Alsace, qui est de *gueules à la fasce d'argent*; qu'on le retrouve sur l'écusson de la Maison d'Aschbourg, et qu'enfin notre duc Mathieu I^{er}, l'avait empreint sur son bouclier ou écu,

ainsi qu'on peut le voir, d'après un scel de ce prince gravé dans Dom Calmet. Frédéric Barberousse lui ayant octroyé de prendre une aigle impériale pour cimier, Mathieu I^{er}, en usant de ce nouveau diplôme, reprit à peu près les armes d'Ansbert, dont la tradition n'était peut-être pas ignorée de son temps, en adoptant l'écu définitif de la Maison de Lorraine : *D'or à la bande de gueules, chargée de trois alérions d'argent.*

La chronique de « Monsieur Jehan de France, duc de Berry », mentionne que les rois de Paris avaient seuls le droit de porter : *D'azur à trois fleurs de lys d'or*, et que les autres rois ne portaient que cette couleur et ce métal, sans prendre les fleurs de lys. Les rois d'Austrasie avaient leur écu : *Bandé d'or et d'azur de six pièces en commençant par le métal* ; les rois de Soissons : *Échiqueté d'or et d'azur* ; les rois de Bourgogne : *D'azur semé de cailloux d'or* ; et la preuve que ces blasons ne sont pas imaginaires, se tire encore de l'exemple de Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne de la Maison de Valois, sur les étendards duquel on voyait deux cailloux d'or.

Thierry-le-Vaillant, fils de Gérard, premier duc héréditaire de Lorraine, rappelle souvent avec orgueil qu'il est issu du sang de Charlemagne et de la race des vieux Francs : « *Hinc est quod ego Theodericus filius Gérardi ducis, ex antiqua Caroli Magni progenie geniti..... Dux Lotharingæ,* » déclare-t-il, dans une charte de l'an 1110, en faveur de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves. Il ordonna aussi à ses enfants de le faire enterrer à la manière des nobles Français, dont il se vantait de tirer son origine. Ses dernières volontés furent exécutées. Sa pompe funèbre, rapporte la chronique de Louis de Harraucourt, « fut grandement belle et magnifique, à l'us des nobles de France. »

Le duché d'Allemagne, mentionné plus haut, faisait partie du royaume d'Austrasie. Le duché d'Alsace en fut depuis un fragment, divisé lui-même en deux comtés, celui d'Alsace et celui de Metz. Athic, petit-fils d'Archinoald, était duc d'Allemagne en 666. Le père Jérôme Vignier, dans son célèbre traité de : « *La véritable origine des très-illustres Maisons d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche,*

de Bade et de quantité d'autres, » prouve que Hugues, comte de Ferette, l'un des descendants d'Athic, eut trois fils d'où sortirent autant d'illustres Maisons. Éberard IV fut tige de celle de *Lorraine*; Hugues, de celle d'*Egesheim ou Daschsbourg*; Gontran-le-Riche, de celle d'*Autriche*, par les anciens comtes d'Habsbourg, aïeux de l'empereur Rodolphe, couronné en 1273. La seconde de ces branches, glorifiée encore par la naissance du pape saint Léon IX, s'éteignit au XII^e siècle. Les deux autres se réunirent au XVIII^e, par l'union de François III, dernier duc héréditaire de la Lorraine, avec Marie-Thérèse, fille aînée et héritière de Charles VI, dernier mâle de la Maison d'Autriche. Leur postérité, sous le nom de *Lorraine-Autriche*, demeure glorieusement assise aujourd'hui sur le trône impérial.

Éberard IV, père du comte Albert, fondateur de l'abbaye de Bouzonville, en 1033, point très-essentiel dans notre histoire pour établir sûrement l'origine de Gérard d'Alsace, son petit-neveu, avait reçu le comté de Metz, les voueries de Remiremont et de St-Epvre-lès-Toul, la terre de Bitche dans le Sargau (ou province de la Sarre) supérieur, le domaine de Bouzonville, dans le Sargau inférieur, avec la main de l'héritière des fameux comtes Matfrid et Gérard, qui, impatientés du joug, avaient livré bataille, sur les bords de la Meuse, le 13 août 900, à Zuendebold, roi de Lorraine, qui y laissa la couronne et la vie. Cette riche succession d'Éberard, qu'il laissa à ses descendants, « a, remarque le savant capucin Benoît Picart, dans son excellent ouvrage intitulé : *L'Origine de la Maison de Lorraine*, donné lieu à la Maison d'Alsace de s'établir en ce pays, et d'y posséder de grands biens dans presque tous les territoires de cette province. » Ainsi s'expliquent facilement encore les causes immédiates de la nouvelle grandeur de Gérard I^{er} d'Alsace, qu'il sut maintenir et transmettre à sa lignée, dont l'éclat ne fut pas moins brillant.



LES
DUCS DE LORRAINE.

GÉRARD D'ALSACE,

I^{er}

DUK HÉRÉDITAIRE DE LORRAINE, MARCHIS.

*Hedwige, fille d'Albert, comte de Namur, et d'Ermengarde, fille
de Charles, duc de la Basse-Lorraine, et frère de Lothaire,
roi de France..*

1048-1070.

Suivant l'opinion commune, le poison abrégé les jours de Gérard d'Alsace. La mort le surprit en 1070, à Remiremont, et il fut enseveli dans cette abbaye célèbre, sans qu'on sache si un monument digne de sa grandeur lui ait été érigé, sans que le gissement de ses os ait été révélé depuis. Les monnaies qui lui sont attribuées ne portent pas son effigie. Le dominicain Jean de Bayon, écrivain du xii^e siècle, a décrit avec beaucoup d'exactitude les qualités morales et physiques qui distinguaient le duc de Lorraine, et à défaut d'autres renseignements plus positifs, le célèbre St-Urbain s'est inspiré des termes du chroniqueur, pour reproduire dans sa suite métallique de la Maison de Lorraine, les traits de ce prince, dans lesquels on croit entrevoir le profil de Jules César. Allusion flatteuse de l'artiste, sans doute, mais assurément justifiée par l'héroïsme de la race issue d'un tel chef. Le dessin que nous en donnons, d'après les documents recouvrables, montre le duc avec le costume historique des princes, ses voisins. Observons, pour variante à suivre, que Godefroy-le-Barbu, ce redoutable compétiteur de Gérard, est représenté sur un de ses sceaux, entièrement revêtu d'écaillés de fer, la tête nue, l'écu au bras. La coiffure devait être le heaume ou casque sans visière, à dôme plat ou presque plat.

Investi, l'an 1048, du duché bénéficiaire de la Haute-Lorraine, par l'empereur Henri IV, dit le Saint, Gérard III d'Alsace, ou 1^{er} comme duc, aspira bientôt à une autorité plus absolue. Ses premiers efforts, dans ce but, se dirigèrent contre ses grands vassaux ou seigneurs du pays, remontant avec les ancêtres du duc lui-même, aux premiers leudes et barons des rois Francs. Il n'y parvint qu'en partie, car, sous le titre d'*Ancienne Chevalerie*, la haute noblesse lorraine retint, ainsi qu'on le verra dans le cours de ces notices, une certaine puissance législative conjointement avec le souverain. Cependant Gérard 1^{er}, par l'ascendant de son génie, se rendit à peu près indépendant de l'empire d'Allemagne, et transmit le sceptre à sa postérité.

Le temps nous a dérobé en très-grande partie les fastes du règne de ce prince, malheureux au début de sa carrière politique. Après avoir défait et tué de sa main, dans le combat, son rival Adalbert, Godefroy-le-Barbu se tourna vers Gérard, son neveu, qui lui avait succédé et le fit prisonnier. Les prières et la médiation du pape saint Léon IX ou Brunon, de la Maison d'Aschbourg, et cousin germain de notre duc, le rendirent à la liberté et à ses États après un an de captivité. Brunon avait siégé sur le trône épiscopal de Toul, il connaissait à fond les intérêts de ce pays tant déchiré aux x^e et xi^e siècles, et dans ces délicates conjonctures de l'élévation nouvelle de sa maison, l'autorité papale servit éminemment le duc Gérard, qui suivait partout les pas du souverain Pontife, dans les trois voyages qu'il entreprit, pour ramener en Lorraine la paix si violemment troublée et le bonheur banni.

Aux titres de duc de Lorraine, de marchis ou gouverneur des frontières des pays limitrophes, Gérard 1^{er} joignait encore les noms d'Alsace, de Flandres et de Chatenoy. Cette dernière qualification désignait le lieu de sa résidence dans les Vosges, près de Neufchâteau. On y voit encore aujourd'hui, au sommet de la montagne, quelques débris de la forteresse ducale. Au bas, dans le vallon, Hedwige de Namur, sa femme, fonda le prieuré de Belval, où elle eut sa sépulture. Ses cendres et sa pierre tombale furent retrouvées, par hasard, le 10 mars 1812, parmi les ruines de cet intéressant édifice, et on ignore leur destination ultérieure.



THIERRY - LE - VAILLANT,

I^r

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Gertrude, fille et héritière de Robert, dit le Frison, comte de Flandres, 1096.

1070 - 1115.

Nil inimum. Fac et spera.

Quoique Thierry-le-Vaillant résidât au palais de Châtenoy, il éleva un nouveau château à Nancy, future capitale de ses États. Cette ville qu'on croit avoir été un vicus romain, *Andesinx*, suivant la Table Théodosienne, seg. A, où le roi Dagobert I fut enseveli l'an 715, était, avec son territoire, une des dépendances des comtes du Chaumontois, ascendants des nouveaux ducs de Lorraine, qui, à leur imitation, s'intitulaient aussi ducs et princes de Nancy, dont l'origine paraît beaucoup plus reculée qu'on ne l'a cru généralement jusqu'alors.

Ce duc, qui avait fondé en 1110, sous les murs de sa nouvelle demeure castrale, le prieuré de Notre-Dame, n'y choisit cependant pas sa sépulture. Il reposait à Belval, près de sa mère Hedwige, où leurs tombeaux furent retrouvés le 30 mars 1812, sous un chemin communal tracé sur l'emplacement du cloître. Ces précieux débris ont disparu; mais auparavant D. Calmet avait fait dessiner leurs statues, et d'après lui, on a composé en partie le portrait ci-joint. Le duc est vêtu de la *cotte hardie*, en usage particulièrement parmi les princes de cette époque, et qui se conserva longtemps encore; le manteau ducal, rattaché par des agrafes, lui couvre les épaules; le bonnet de marchis lui ceint la tête, et à sa ceinture pend l'aumônière ou bourse de velours ou de cuir, qui remplaçait les poches inconnues alors; la longueur de ses chaussures indique la haute qualité du personnage.

Thierry I^{er}, fils aîné de Gérard d'Alsace, lui succéda aussitôt de plein droit; mais, de même que son père, il ne tarda pas à être inquiété par la noblesse lorraine. Après maintes luttes, on convint des prétentions de l'ancienne chevalerie, ses privilèges furent définis, et sur eux se basa la constitution nouvelle du pays. Ce point historique est de toute évidence. On a même conservé un jugement rendu par les chevaliers ou pairs de Lorraine, en présence et à la participation du prince, au sujet de la donation d'une terre féodale à l'abbaye de Chaumousey. Ces sortes d'assemblées, politiques ou judiciaires, suivant l'occurrence, et empruntées aux coutumes antiques de la France, étaient nommées les Assises. On y réglait les intérêts du prince et de ses vassaux entre eux, indépendamment des affaires majeures de l'État.

En 1075, l'empereur Henri IV fit appel aux armes de Thierry, contre les Saxons. Le duc acquit dans cette guerre le surnom de Vaillant, ses troupes furent citées parmi les plus braves et remarquées par leur discipline. La fameuse querelle des investitures, sous le pape Grégoire VII, divisa l'empire et le Saint-Siège. Resté fidèle à la cause du prince qu'il venait de servir avec tant d'éclat, Thierry, pour le seconder, ravagea les terres de l'évêché de Metz et fut excommunié. Réconcilié avec l'Église, il prit la croix; mais sa mauvaise santé l'obligea d'envoyer plusieurs hommes d'armes à sa place. En commémoration de son vœu, il était représenté sur son tombeau tenant une palme à la main. Les premiers ducs de Lorraine paraissaient beaucoup mieux instruits de la véritable origine de leur Maison, que leurs descendants aux xvi^e et xvii^e siècles, où les plus fabuleux systèmes généalogiques furent avancés par Champier, Vassebourg, Rosières et autres. Issu des anciens comtes de Metz, Thierry prenait aussi le titre de duc de cette importante cité, en mémoire de la protection que lui avaient vouée ses ancêtres. Il mourut en 1115, et fier de sentir couler dans ses veines le sang de Charlemagne, ses dernières dispositions prescrivirent l'ordre de ses pompeuses funérailles, *à l'us des nobles de France.*



J. CAYON DEL ET SC.

SIMON I^{er}, LE GROS,III^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Adélaïde de Querfurt, sœur de l'empereur Lothaire II, 1120.

1115-1139.

Non sensus, sed probitas.

L'abbé Hugo, sous le pseudonyme de Baleicourt, rapporte, dans son *Traité sur l'origine et la généalogie de la Maison de Lorraine*, que le 26 août 1170, en visitant cette abbaye par ordre de Charles III, on y découvrit : 1° au côté gauche du chœur, la peinture d'un duc de Lorraine, armé de toutes pièces, agenouillé devant l'image de la Vierge, la tête nue, tenant à la main une lance, à la hampe de laquelle flottait un panonceau chargé de trois alérions en bande, l'armet surmonté d'une aigle blanche et éployée ; 2° dans le cloître contigu, un mausolée de pierre, orné d'un écu aux trois alérions aussi, surmontés d'un lambel ; et au-dessus, quelques lignes en latin indiquaient que le 13 des calendes de mai 1138 (l'année commençant alors à Pâques), les restes mortels de Simon I^{er} y avaient été déposés.

Quoiqu'il en soit, le duc est représenté, sur un sceau de l'an 1132 et tiré des archives de Saint-Dié, tel que sur notre planche : le bacinet en tête, espèce de chapeau de fer ou casque léger sans visière ni gorgerin, mais avec un rebord plus ou moins prononcé. Il est entièrement couvert de mailles, et pardessus une cotte d'armes, sorte de tunique sans manches, ordinairement aux couleurs ou aux armes de ceux qui les portaient, ce qui servait à les faire reconnaître, surtout dans les combats. Simon I^{er} tient une javeline ; à son côté pend une lourde épée assez courte, attachée à un ceintu-

ron de cuir ordinairement et qu'on fermait par une boucle dorée ; il s'appuie sur un bouclier de forme oblongue , pointu au bas et semblable à ceux adoptés par les nobles Francs. Cet écu est décoré de l'escarboucle *pommetée*, *florettée* (quelquefois comme ici fleurdelisée) et *perlée d'or*, choisie par la Maison d'Aschbourg. Les talons du guerrier sont armés de pointes fichées dans un cercle de fer où passe le pied, l'usage des éperons et des molettes ne s'étant complètement généralisé que vers le xiii^e siècle.

Digne de son glorieux père, Simon I^{er} en imita la vaillance et la piété. Il battit, notamment à Mackéren, en 1136, les troupes combinées de l'archevêque de Trèves, de l'évêque de Metz et du comte de Bar. Après la bataille de Frouard, restée indécise et où il paya noblement de sa personne, forcé de se renfermer dans sa forteresse de Nancy, ses ennemis se virent obligés d'en lever le siège et d'accepter la paix. Divers auteurs ont avancé que ce prince prit la croix pour secourir Fouque d'Anjou, roi de Jérusalem, et que le monarque lui confia la garde des villes de Joppé et de Tripoli. D'autres souvenirs fixent avec plus de certitude l'attention, la présence à la cour de Lorraine de saint Bernard et de saint Norbert, dont le duc appréciait l'amitié et les conseils. Lothaire II l'appela à ses côtés, en 1137, pour marcher, en qualité de son lieutenant-général, contre Roger, roi de Sicile. Ce fut le dernier exploit de Simon I^{er}, qui mourut en 1139. On l'ensevelit dans l'abbaye de Stulzbronn, qu'il avait fondée.



MATHIEU I^{er}, LE DÉBONNAIRE,IV^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

*Berthe-Judith de Souabe, sœur de l'empereur Lothaire-Frédéric I^{er},
1136.*

1139-1176.

Nec tempora. Nec momenta.

Les monnaies et les socaux de ce prince représentent assez fidèlement ses traits et son costume. Mathieu I^{er} semble d'une stature moyenne, l'air hardi, à l'épée haute, la tête couverte d'un bacinet ou pot de fer cannelé et à rebords, dont l'inférieur est artistement ciselé. D'après ces renseignements, on voit ici le duc couvert du haubert ou cotte de mailles, espèce de chemise tressée de chaînons de mailles de fer, à l'épreuve de l'épée, qui descendait jusqu'aux genoux, matelassée de cuir en dessous, et dont la bordure entoure le cou. La richesse de sa ceinture indique son rang élevé, suivant la coutume imitée des temps mérovingiens. Une assez longue et forte épée s'y attache à volonté, au moyen d'une lanière enroulée autour du fourreau ; une *miséricorde* y est suspendue. Le nom de cette dernière arme dérivait de son usage. C'était un court poignard, à forte lame, destiné à percer son adversaire terrassé, qui se trouvait dans l'obligation de crier *mercy*, pour avoir la vie sauve. Sur le bouclier à la bordure engrelée de perles, sont tracées les armes d'Aschbourg, empruntées elles-mêmes aux anciens rois d'Austrasie, et dont la tradition s'était perpétuée sans altération notable.

Neveu et beau-frère d'empereur, ce duc, « Marchis entre les trois royaumes », mit souvent l'épée à la main, tant pour le maintien de sa propre autorité qu'au nom des intérêts de Frédéric Barberousse, qu'il accompagna en Italie lors de son couronnement à Rome, par le pape Adrien II, le 18 juin 1156. En reconnaissance de son dévoue-

ment, ce monarque lui octroya de mettre sur ses monnaies et harnais, une aigle impériale, origine sans doute de l'aigle éployée, tenant dans son bec une banderolle avec le cri de guerre de nos anciens ducs : *Prény ! Prény !* et qui surmonte dans leurs armoiries la couronne ducale. Toutefois, si on s'en rapporte à l'allégation de Baleicourt, touchant Simon I^{er}, ce prince avait déjà adopté cet insigne, à moins qu'on ne suppose que la peinture qui en faisait foi était bien postérieure, et conséquemment apocryphe.

On fait l'éloge de la sagesse de Mathieu I^{er}, qui s'appliqua à faire régner l'ordre et la justice dans ses États, à y faire fleurir la religion. Un historien nous révèle que ce prince ayant voulu contraindre sa noblesse à restituer les biens soustraits par elle au clergé, durant le schisme de l'anti-pape Victor, auquel avait adhéré la Lorraine, quelques seigneurs se saisirent de sa personne et l'enfermèrent dans le château de Sarrebruck, d'où le pouvoir impérial parvint seul à l'en tirer. On trouvera, sous le règne de Ferri III, le récit d'un coup de main aussi hardi, et à peu près dans les mêmes circonstances, ce qui prouve à la fois l'audace et les forces des grands feudataires lorrains, si souvent rebelles au suzerain.

Mathieu I^{er} élut sa sépulture dans l'abbaye de Clairlieu qu'il avait fondée dans un vallon de la forêt de Heys. Il y rendit le dernier soupir, le 14 mai 1176, jour de l'Ascension, entre les bras des moines et après 37 ans de règne. Le tombeau du duc de Lorraine s'élevait près du grand autel, et au-dessus se voyaient de curieuses peintures du temps, qui rappelaient l'origine du monastère, la mort et les obsèques de son bienfaiteur. Après la ruine de Notre-Dame de Clairlieu, en 1790, on vit encore longtemps ces fresques restées intactes sur le pan de murailles qu'elles décoraient. Malheureusement nul n'a songé à conserver ces souvenirs des mœurs et des arts d'un autre âge. Lors de l'aliénation de Clairlieu, comme bien national, en 1790, M. le docteur Simonin père eut mission de rechercher les dépouilles mortelles de Mathieu I^{er}. On retrouva sous son tombeau quelques ossements qui furent conservés par ses soins, et plus tard déposés dans la chapelle ducale de Nancy, le 9 novembre 1826.



SIMON II, LE SIMPLE,

V^o

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Ide, fille de Gérard, comte de Vienne et de Mâcon.

1176-1205.

Ou là, ou non, et non plus.

Son costume est tiré tant des monuments de l'époque que d'après ses sceaux assez nettement dessinés. Le duc est sans barbe, porte un haubert fendu aux côtés, et sous lequel on distingue le *gambeson* ou *hoqueton*, espèce de camisole de cuir, épaisse et rembourrée, qui protégeait la chair contre la pression des mailles de fer. Un chaperon de mailles retombe sur les épaules, s'ajuste au haubert et s'engage sous le bacinet ou heaume sans visière, ici d'une forme arrondie, pointu au sommet. Les genoux et les jambes sont défendus par des lames de fer. La forme allongée de ses chaussures et qu'on retrouve si fréquemment aux temps chevaleresques, permettait d'en recourber à volonté l'extrémité, et affermissait le preux sur ses étriers. Les éperons, dorés pour le chevalier en signe de sa dignité, se portaient à molettes aussi larges que la main. Un large ceinturon orné de broderies ou ornements semblables, distinct souvent de la ceinture qui serrait le haubert à la taille, soutient le fourreau d'une longue et forte épée, maniable cependant d'une seule main. Le bouclier, rappelant toujours les formes antiques, porte la bordure engrelée de perles, comme Mathieu I^{er}. Dom Calmet et Dominique Callot ont vu de plus, dans le champ, trois rangs de perles ou de clous de défense. Il est présumable que c'est tout simplement l'escarboucle pommetée et florettée des d'Aschbourg, qui aura été mal figurée, ou effacée en

partie sur la cire empreinte de l'effigie ducale, et d'où leurs dessins ont été tirés.

Il est avéré que la duchesse douairière, Berthe de Souabe, prit quelque temps les rênes du gouvernement, car on a d'elle des monnaies qui la représentent avec l'emblème du pouvoir souverain, et une devise analogue. Les États de Lorraine proclamèrent son fils au château de Gondreville ; mais quoique le duc déclare, dans un charte en faveur de l'abbaye de Beaupré, qu'il tient ses droits au trône de l'aveu et du choix de sa haute noblesse autant que de celui de succession, ses efforts tendirent toujours à affaiblir une puissance rivale de la sienne. Il fit défense aux seigneurs de ses États de se défier et de guerroyer entre eux. Simon II contint l'ambition de Ferri de Bitche, son frère, battit les Messins à Boulay et à Freistroff, dispersa des bandes d'aventuriers connus sous le nom de Cotteraux et qui dévastaient la Lorraine ; il publia des lois contre les perturbateurs de la paix publique. Pour mettre un dernier sceau à ses entreprises dans l'intérêt général, il avait aussi projeté de réunir en un code les coutumes variées et les lois éparses du pays. Sa grande réputation de sagesse l'avait rendu l'arbitre de tous les différends soulevés entre ses voisins. Avide enfin de repos, il se retira, en 1205, dans l'abbaye de Stulzbronn, et y fut enterré l'an 1207, laissant la mémoire d'un prince ferme, juste et pieux.



FERRI DE BITCHE
1203.

FERRI 1^{er}, DIT DE BITCHE,VI^o

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Ludomille, fille de Micislas-le-Vieux, duc de Pologne, 1160.

1205-1206.

Nous avons notamment restitué le costume de ce prince d'après le scel d'un titre de l'abbaye de Stulzbronn, de l'an 1196. Le duc a la tête couverte d'un chaperon de fer à rebord, le dôme aplati. Pardessus le haubert et une partie du chaperon de mailles, on voit une cotte d'armes, à manches courtes, où apparaissent pour la première fois les trois alérions en bande, qui décorent aussi son bouclier allongé et la bannière exigüe qu'il croise devant lui. Son ceinturon orné cède au poids d'une épée à large lame et d'une médiocre longueur ; à la poignée sont suspendus des gantelets de fer. Les anneaux carrés d'une chaînette soutiennent un poignard dit miséricorde: Des armures de fer protègent les bras, les genoux et les jambes. Les chaussures ne paraissent pas trop différer des formes précédentes, et sans doute par les mêmes motifs d'utilité dans les combats. La hampe de la lance, qu'on trouve souvent unie, offre ici une poignée commode pour se servir de cette arme avec plus d'avantage. Audessus de la porte de l'église de Pelney, près de Neufchâteau, on voyait encore, au xviii^e siècle, le médaillon sculpté de Ferri de Bitche ; nous ignorons s'il en est encore de même aujourd'hui.

Le comté de Bitche, possédé déjà par Adalbert et Gérard, père de Gérard 1^{er} d'Alsace, était un des plus anciens domaines de la Maison de Lorraine, et qui échut en apanage à Ferri, fils de Mathieu 1^{er} et frère de Simon II. Peu satisfait néanmoins de l'héritage

qui lui était advenu, il inquiéta à diverses reprises le duc de Lorraine. Simon II ayant abdiqué, on ne sait à quelles conditions, et d'ailleurs ne laissant pas d'enfants, Ferri de Bitche s'empara du pouvoir qu'il avait tant de fois convoité, mais pour le remettre presque aussitôt à Ferri II, son fils. Nos plus anciens historiens sont d'accord sur ce point controversé; plusieurs chartes font également foi de cet avènement et des qualités prises en conséquence par Ferri I^{er} de Bitche, qui ne survécut guère à Simon II, et, comme lui, eut sa sépulture à Stulzbronn.



J. CAYON del. et sc.

7

FERRY II, LE RICHE,

VII^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Agnès, fille de Thiébaud, comte de Bar, 1207.

1206-1213.

Brunet et Los. Gloire et Éternité.

Ce prince est représenté d'après ses sceaux et autres monuments contemporains. On lui a fait tenir à la main le heaume, percé à l'endroit des yeux, du nez, de la bouche, et quelquefois des oreilles. On peut examiner ainsi les traits de son visage, et la manière dont le chaperon de mailles coiffait les chevaliers. Le haubert, échancré à l'extrémité des manches, se cache sous la cotte hardie, robe longue et d'ornement, aux couleurs du dignitaire. Le rouge paraît avoir été le plus anciennement la couleur de la Maison de Lorraine. Une large ceinture brodée maintient à portée les gantelets de fer ; un bouclier assez petit et qui ne garantissait guère que l'épaule, cache une courte épée dans son fourreau. Les genoux et les jambes sont garanties par des armures. Les autres détails n'offrent rien d'intéressant, si ce n'est la hampe unie de la lance, et le peu de dimension de la bannière ducale : d'or à la bande de gueules, chargée de trois alérions d'argent, de même que sur l'écu.

Intrépide guerrier, les événements répondirent d'abord à la devise ambitieuse prêtée au neveu de Simon II. Le comte de Bar, son beau-père, dont l'habileté avait facilité l'accès au trône à Ferri II, marcha ensuite contre lui, le fit prisonnier dans les plaines de Gorze, avec deux de ses frères, et les retint sept mois entiers littéralement dans les fers. Le duc ne fut rendu à la liberté que sous la caution de plu-

sieurs chevaliers qui signèrent avec lui l'acceptation des conditions du vainqueur. La fortune le favorisa ensuite dans ses efforts pour assurer la couronne impériale à Frédéric II, de Souabe, son cousin, compétiteur d'Othon IV de Brunswick, car il emporta la ville de Haguenau et soumit à l'empereur une partie de l'Alsace. On remarque aussi sa présence à l'entrevue de ce monarque et du roi Philippe-Auguste, dans la ville de Vaucouleurs, pour le renouvellement de la paix qui y fut jurée. Ferri II mourut dans son palais de Nancy, le 10 octobre 1213, et on le déposa à Stulzbronn, entre son oncle et son père.



THIÉBAUT I^{er}, LE BEL,VIII^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

*Gertrude, fille et héritière d'Albert, comte d'Aschbourg
et de Moha, 1206.*

1213-1220.

Plus que jamais. C'est mon salut.

Thiébaut I^{er}, réputé l'un des plus beaux princes de son temps, est vu ici avec le bonnet ducal, le haubert, le chaperon de mailles, la cotte d'armes, un court bouclier armoirié. Il tient une longue javeline qui laisse flotter une grande banderolle divisée à son extrémité. Le manteau ducal, rattaché par une riche agrafe, recouvre ses épaules. René II le portait de couleur jaune, suivant la description de l'ancienne statue de son tombeau, aux Cordeliers de Nancy. Notre dessin est en général tiré des sceaux de Thiébaud I^{er}, qui paraissent l'avoir reproduit avec toute la perfection artistique de ce temps-là.

Au titre de duc, Thiébaud I^{er} joignit encore, du chef de sa femme, la qualité de comte de d'Aschbourg. A sa mort, le titre de comte de Metz fut éteint, et l'autorité entière passa aux citoyens de cette fameuse cité. Le poète Guillaume-le-Breton, dans sa Philippéide, trace l'éloge des Lorrains qui, le duc en tête, se rangèrent à la bataille de Bouvines du côté du compétiteur d'Othon IV. L'empereur Frédéric II, peu reconnaissant de ses services, lui ayant repris l'engagement de la ville de Rosheim, Thiébaud tenta de s'en remettre en possession par un coup de main hardi, puis dévasta les terres d'alentour. Refoulé jusque dans Amance, il y fut bientôt bloqué

par les forces combinées de l'empereur, du comte de Bar et de la comtesse de Champagne. Nancy, qui se trouvait sur leur passage, fut brûlé par ordre même de Thiébaud. Le duc se rendit à mercy, et Frédéric l'emmena prisonnier à sa suite. L'ancienne chevalerie du pays, suscitée par Hugues, sire de Lunéville, prenait déjà des mesures pour assurer la succession au trône, vacant en fait, quand on annonça le retour prochain du prince, dont la rançon, fixée à 1,200 livres de monnaie forte, venait d'être ménagée par le dévouement de l'évêque de Metz. Thiébaud I^{er} jouit peu d'un repos si chèrement acheté, car, empoisonné, dit-on, par ordre de l'empereur en le quittant une seconde fois, il traîna encore une vie languissante l'espace d'une année, et fut enlevé prématurément à l'affection que lui portaient ses peuples. Son mausolée se voyait dans l'abbaye de Stulzbronn.



MATHIEU II, LE BÉGNIN,

IX^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Catherine, fille de Valeran, duc de Limbourg, 1225.

1220 - 1251.

C'est mon déduit. Je l'ay saisy.

L'abbaye de Stulzbronn était alors la sépulture ducale, et Mathieu II y fut porté après sa mort à Nancy, en 1251. D. Calmet pense que c'est lui, au lieu de Simon I^{er}, suivant Baleicourt, qu'y découvrirent les commissaires de Charles III, en 1570. Nous représentons ce prince d'après un sceau de l'abbaye de Clairlieu et d'autres documents non moins recommandables. Ses cheveux retombent sur son cou, sa tête est couverte d'une toque ou bonnet ducal. La cotte d'armes, à manches courtes, armoirée, ouverte sur les côtés, recouvre en partie le haubert avec le gambeson, resserrés par une ceinture. Les genouillères sont ouvragées, et on observe, sur les anciens vitraux, que les ornements qui accompagnent cette partie de l'armure sont dorés. Le duc a des brassards, des gantelets de fer; il est appuyé sur une longue épée à deux mains, engagée dans le fourreau, et croise devant lui une bannière assez étroite, fort effilée aux bouts, retenue par trois attaches au bois uni de la hampe. Les chaussures, assez semblables aux précédentes, semblent formées de minces lames de fer recourbées, réunies par des jointures saillantes, ordinairement de cuivre doré. Le manteau ducal est fixé par une chaînette qui permettait de l'entr'ouvrir à volonté, selon les mouvements du corps.

A peine Mathieu II succédait-il à son frère Thiébaud, auquel, disent ses contemporains, on avait « noué l'aiguillette », qu'il se vit contraint

de repousser et les agressions du Sire de Lunéville, dont on a vu précédemment les intrigues politiques et les tentatives audacieuses des autres seigneurs. C'était toujours la discussion de l'exercice du pouvoir souverain entre le duc et la noblesse chevaleresque sans cesse remuante. Par l'abaissement de ses vassaux, Hugues à leur tête, l'autorité ducale se consolida de plus en plus. On vante avec justice les grandes qualités de Mathieu II, « moult magnifique seigneur. » Engagé dans toutes les entreprises et faits d'armes de son temps, tantôt il joint ses troupes à celles de saint Louis pour secourir le comte de Champagne, en 1229, tantôt il met le siège devant Metz ou brûle Pont-à-Mousson pour se venger du comte de Bar, qui l'avait trahi sous les murs de la première ville, en 1231. Voici un épisode héroïque de ces rencontres entre le duc et le comte : A la bataille de Champigneulle, Mathieu II, voyant plier les siens, n'écoute que son désespoir, veut vaincre ou périr avec gloire. Mettant bas sa cotte et son chaperon de mailles, il arrache une pique des mains d'un fuyard, et se jette au plus épais de la mêlée. Sa perte était inévitable, quand un soldat messin, nommé Frison, le couvrit de son corps, facilita sa retraite en donnant sa vie pour la sienne et tomba à ses pieds en criant : « Pardieu ! gardez de verser le sang qu'est là !! sang est pur de mon maître !!! » La tradition veut que ce prince se soit croisé ; et on place sous son règne la délivrance miraculeuse du sire de Réchicourt, qui, tombé entre les mains des infidèles, fut, la veille du jour fixé pour son supplice, transporté tout-à-coup d'Asie aux portes de l'église de Saint-Nicolas-de-Port, par l'intercession du révérend Patron ; légende toujours en grand honneur parmi nos compatriotes.



FERRI III, LE CHAUVÉ,

X°

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

*Marguerite, fille de Thibault, comte de Champagne et de Navarre,
1255.*

1251 - 1303.

A grande attente. Le le verrs.

Les monnaies de Ferri III. le montrent à cheval, la couronne en tête, l'épée haute, en signe de sa dignité de marchis, ou protecteur des grandes communications entre la France, l'Empire et ses autres voisins. Notre gravure est généralement plus conforme au dessin de ses sceaux plus détaillés. Le duc rejette en arrière son casque sans gorgerin, de forme conique et percé de trous commodes pour voir et respirer. Le chaperon de mailles, le haubert, le gambeson, la cotte d'armes armoiriée, à manches, font partie de son armure, complétée par une longue et forte épée tenue à la ceinture, par un long bouclier, une lance à laquelle pend la bannière ducale, par de fortes genouillères, des brassards et autres pièces inférieures. L'ensemble de ce costume est assez sévère, tel qu'il convenait à un guerrier le jour d'une action.

Une inscription tumulaire dans l'église de Notre-Dame-de-Beaupré rappelait que ce duc y avait été « royalement enseveli », après sa mort, arrivée à Nancy le 31 décembre 1303, âgé de 90 ans. Sa statue couchée, et dont nous avons encore reconnu les débris en 1837, parmi les ruines de l'abbaye ducale, le représentait vêtu entièrement d'une cotte hardie, et couvert du bonnet de marchis, espèce de calotte à rebord très-prononcé et se terminant en visière allongée.

On convient généralement qu'il n'a manqué que des historiens à la vie longue et glorieuse de Ferri III, toujours en guerre, payant partout de sa personne ; à Moresberg, entre autres rencontres, furieux combat où, dit-on, sa main droite fut tranchée. Ses contemporains éblouis, qui répétaient hautement les louanges du guerrier et du prince, crurent sans doute immortelle la mémoire de ses exploits, et ne se soucièrent pas autrement peut-être de les transmettre à la postérité. Cette lacune est d'autant plus regrettable, qu'il s'ouvrait alors une ère nouvelle, les commencements du Tiers-État en Lorraine, favorisés par Ferri III, qui s'armait de ce puissant levier politique pour enfin « se mettre hors de page », comme le dit Mezeray des rois de France usant des mêmes moyens. Les principales villes de ses États, Nancy, Neufchâteau, Longwy, etc., reçurent des lettres d'affranchissement. Les bienfaits de la loi de Beaumont, charte qui améliorerait la condition des personnes, en leur conférant de nouveaux droits, s'étendirent aux domaines de la couronne.

Comme au temps de Mathieu I^{er}, la chevalerie complota contre ces généreuses tendances en faveur de la justice et de l'humanité. On épia Ferri III ; enfin, le sire Adrian des Armoises l'ayant surpris à la chasse, dans les bois de Laxou, près Nancy, le conduisit les yeux bandés, dans son fief de Maxéville, où il le tint durement renfermé dans une tour du manoir féodal. Un hasard romanesque lui procura la liberté par le moyen d'un couvreur chargé de réparer la toiture de son cachot. Ferri l'entendit frédonner une chanson sur sa disparition ; il s'en fit reconnaître et lui remit son anneau nuptial pour le porter à la duchesse et réclamer de prompts secours. Le duc ne tarda pas à être délivré et les auteurs de ces violences punis. Ce fait curieux, consacré encore par des chants et des souvenirs populaires, avait fini par être révoqué en doute, quand, de nos jours, un érudit lorrain, M. Beaupré, a démontré l'évidence de cet attentat, qui n'était pas sans son précédent.



THIÉBAUT II, LE LIBÉRAL,

XI^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

*Élisabeth, fille de Hugues II, seigneur de Rumigny et de Fleurines,
1281.*

1303 - 1312.

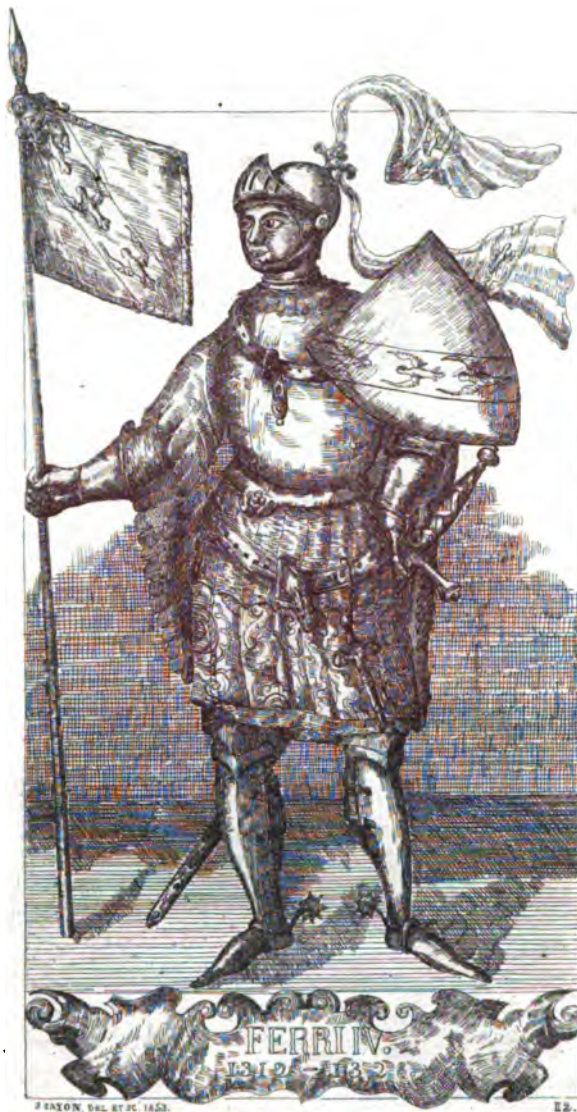
C'est à lay. Sans aucun'sy.

Les sceaux et les monnaies de Thiébaud II, aussi remarquables par la beauté du dessin que par la netteté de l'empreinte, le font voir à pied, ou chevauchant sur un destrier lancé à toutes brides et caparaçonné de Lorraine simple, dans une attitude animée, l'écu au bras, la lance avec une bannière longue et effilée au poing ou l'épée haute; le manteau ducal flotte derrière sa cote d'armes, laissant à découvert une partie de son armure, dont le haubert fait partie. On distingue aussi le volet ou lambrequin qui accompagne le heaume avec ou sans grillages, avec ou sans visière et gorgerin. Tels sont les principaux documents qui nous ont guidé ici pour reproduire le costume guerrier du vaillant Thiébaud II. On y remarque une richesse d'ornements peu commune et que ses successeurs imitèrent.

Sous les yeux de son père, Thiébaud II n'avait pas tardé à signaler sa bravoure, notamment à la bataille de Gelheim, où Adolphe de Nassau perdit la couronne impériale et la vie. La fortune le trahit à Courtray avec les Français ses alliés, qui comptèrent vingt mille morts. Les Flamands firent le duc prisonnier. Il prit sur eux une éclatante revanche à Mons-en-Puelle, le 18 août 1304, où Philippe-le-Bel fut vainqueur. La paix ayant été jurée par la généreuse entremise de Thiébaud, le roi de France se rendit l'année suivante en Lorraine, et fut reçu avec une rare magnificence à Nancy, preuve du retour de temps meilleurs pour le pays. L'ancienne chevalerie prit encore un-

brage des mesures du prince pour restreindre son autorité, mais elle fut contenue par les armes et de sages ordonnances. Nul gentilhomme ne put armer sans approbation supérieure ; le duc seul pouvait assigner le champ de duel entre nobles, et les jugements des chevaliers en leurs assises devaient être revêtus de cette sanction suprême. On décida aussi, en 1306, aux États de Colombey, que suivant les anciennes coutumes, les enfants mâles du fils aîné du duc seraient appelés à la succession du père de préférence aux autres fils du souverain.

Battu en deux rencontres par Henri III, comte de Vaudémont, qui finit par obtenir la main d'Isabelle, sœur de Thiébaud II, le duc de Lorraine remporta ensuite une victoire complète, dans la plaine de Frouard, sur les troupes de l'évêque de Metz ; le comte de Bar et le comte de Salm, faits prisonniers, furent retenus jusqu'à la mort de Thiébaud, arrivée à Nancy le 13 mai 1312, âgé de 50 ans, à son retour d'Italie, où il avait accompagné l'empereur Henri de Luxembourg, son cousin. On l'inhuma dans l'abbaye de Beaupré, qui avait été fondée en 1131 par les descendants des anciens comtes de Metz de la Maison d'Alsace. On y voyait son mausolée, qui lui était commun avec Ferri IV, son successeur, au côté gauche du grand autel, où leurs restes furent découverts, en 1790, lors de la vente de ce monastère devenu bien national. Les fragments de leurs statues, gravées dans D. Calmet, jonchèrent longtemps le sol ; nous les y vîmes encore en 1837, parmi des tronçons de colonnes, des chapiteaux mutilés et des inscriptions tumulaires brisées, qui marquaient l'emplacement de l'église démolie. Le buste très-reconnaissable de Thiébaud II, était alors, et peut-être l'est-il encore aujourd'hui, encastré dans le mur de la ferme qui a remplacé l'asile cénobitique. Ce fait n'est pas sans importance, car plusieurs de nos historiens accrédités indiquent, sur la foi d'un nécrologe de l'abbaye de Bonne-Fontaine, ce lieu comme celui de la sépulture de ce prince. Cette version inexacte a cependant été adoptée dans la rédaction du procès-verbal de la réintégration des dépouilles mortelles de nos anciens ducs, dans le caveau de la Chapelle-Ronde à Nancy, le 9 novembre 1826, les commissaires de France et d'Autriche ignorant ces détails archéologiques.



FERRI IV, LE LUITEUR,

XII^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Isabelle de Hapsbourg-Autriche, fille de l'empereur Albert, 1304.

1312 - 1328.

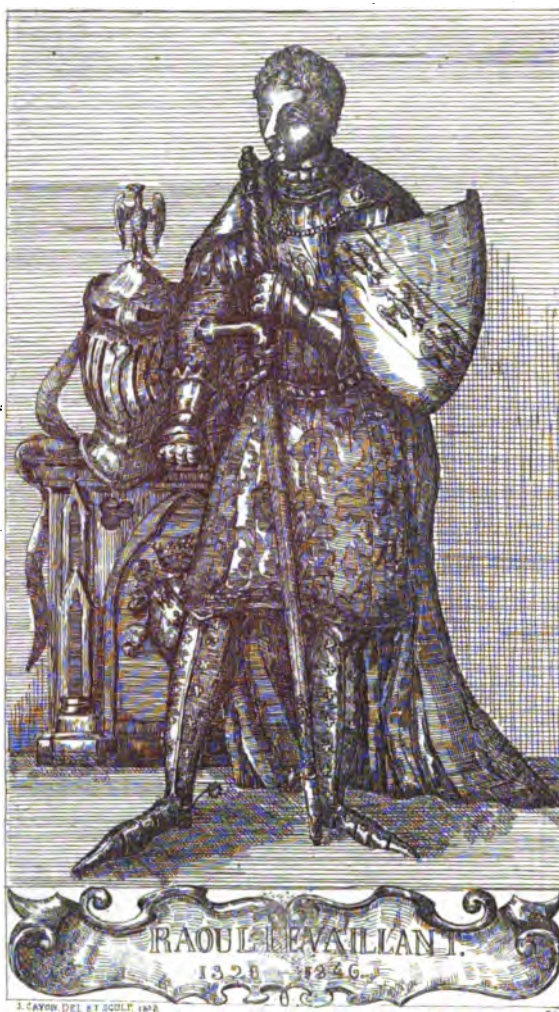
C'est de luy. D'estre bien mérite.

Le portrait ci-joint a été restitué notamment d'après un scel fort bien exécuté pour l'époque. Ferri IV, l'écu au bras et retenu par une lanière transversale, porte la cuirasse, un casque à dôme arrondi, avec visière et gorgerin. Autour du cimier fleuroné flottent des lambrequins. C'était une pièce d'étoffe qui servait à préserver le casque des injures du temps, et à compléter l'ornement de la cotte d'armes en retombant sur les épaules. On appelait aussi cette partie de l'équipement *volet*, comme étant le jouet de l'air et des vents. Le nom de lambrequin vint ensuite de ce qu'il arrivait fréquemment que cette espèce de couvre-chef était tailladé à coups d'épée, ce qu'on tenait à grand honneur. Aussi, dans les armoiries, prit-on ces lambeaux glorieux pour accompagner, avec distinction, le casque qui surmonte l'écusson des chevaliers. Le haubert endossé par le duc de Lorraine est divisé au bas par une cotte d'armes à longues manches découpées et doublées d'hermine, richement brodée, en or sans doute, puisque la cotte d'armes portait toujours les couleurs du champ de l'écu du prince, sinon les pièces de son blason, et ces insignes servaient à le faire reconnaître des siens dans la mêlée. Le Père Daniel, dans son histoire de la milice française, dit même qu'une des causes principales de la perte de Charles-le-Téméraire, tué devant Nancy en 1477, fut l'absence de sa cotte d'armes, qui

l'eût fait distinguer de celui qui le frappa, et qui mourut de déplaisir de ne l'avoir pas pris à rançon. La cotte d'armes de Ferri IV est traversée par un large ceinturon de guerre qui soutient un poignard, et derrière une épée à deux mains. L'étendard de Lorraine est carré, d'une petite dimension ; la hampe de la lance semble assez courte.

La valeur prématurée de Ferri IV, son ardeur à saisir toutes les occasions de faire briller son courage, lui donnèrent le surnom de *Luiteur* ou d'intrépide. Comme son père et ses aïeux, il se montra fier des prérogatives de la couronne, et les défendit avec succès contre des vassaux rebelles. D'autres considérations élevées lui dictèrent également de salutaires mesures : les laboureurs furent mis sous la protection du droit commun. Quoique serfs, on ne put, comme auparavant, les traîner en prison, ni saisir leurs bestiaux et leurs ustensiles aratoires, pour répondre des dettes de leurs seigneurs. Après s'être distingué à Ulm, Eslinguen et Strasbourg, en 1320, pour soutenir les prétentions de Frédéric-le-Bel, son beau-frère, contre Louis de Bavière, son compétiteur à l'empire, le sort se décida contre le duc dans les plaines de Bechwise, en 1322. Frédéric fut mis en déroute et tomba avec Ferri IV entre les mains du vainqueur.

Rendu à la liberté par les bons offices de Charles-le-Bel, la reconnaissance l'attacha désormais à la fortune de la France. Réunissant ses forces, il contribua en personne à reprendre une partie de la Guyenne aux Anglais. Le 22 août 1328, Philippe de Valois gagna la bataille de Cassel contre les Flamands révoltés, et Ferri IV y périt les armes à la main, plein de gloire, après avoir assuré le succès de cette journée fameuse. On transporta son corps à Beaupré, et sa statue, couchée près de celle de son père, sur un même tombeau, témoignait que notre duc était d'une taille peu ordinaire. On l'y voyait les mains jointes, la tête nue, enveloppé d'une cotte hardie, un lion couché à ses pieds. Les débris de cette statue existaient encore en 1837.



RAOUL DE NAVARRE.

1328 - 1346.

J. GAYON DEL ET SCULPT 1842

RAOUL I^{er}, LE VAILLANT,XIII^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

1. *Éléonore, fille d'Édouard, comte de Bar, 1329.*
2. *Marie, fille de Guy de Châtillon, comte de Blois, 1334.*

1328 - 1346.

En luy mes temps. Le lay choisy.

Le duc est dessiné d'après les sceaux et autres documents contemporains. La figure est d'après son ancienne statue tombale. Sa cotte d'armes, resserrée à la taille et richement brodée, cache le haubert avec le gambeson dessous. Il s'appuie sur une longue épée à deux mains, dont la barre, suivant un pieux usage, forme la croix. Le casque, d'une forme très-remarquable, surtout par le grillage, est surmonté de son *tortil*, bourrelet ou lambrequin replié en partie ici, et qui au besoin pouvait le recouvrir entièrement, témoin les deux ouvertures pratiquées pour les yeux. Ces lambrequins ou enveloppe du casque, étaient ornés de longues banderolles que les chevaliers portaient, en nombre égal, aux batailles où ils avaient assisté. L'aigle impériale, concédée par Frédéric-Barberousse à Mathieu I^{er} et à ses successeurs, sert à Raoul de cimier, et c'est la première fois que nous voyons nos ducs s'en servir ainsi. Ses chaussures et les armures des jambes sont fort ouvragées; le manteau ducal, enfin, complète avec majesté ses ajustements princiers.

Raoul ou Rodolphe I^{er} étant mineur, la régence fut déférée à Isabelle d'Autriche, sa mère, par l'ancienne chevalerie, ajournée dans la plaine entre Nancy et le château de Saulrupt. Le jeune duc se montra bientôt tel qu'il fut toute sa vie, vaillant, magnanime, l'honneur de sa Maison et de son pays. On le surnomma le Roland et le Parangon des princes de son temps, et ses actions mémorables témoignent que les éloges de son siècle ne furent pas dictés par une

mensongère flatterie. Attaché par les souvenirs héroïques de son père à Philippe-de-Valois, il combattit avec lui Edouard III, roi d'Angleterre. S'étant croisé contre les Maures d'Espagne, on le vit commander l'aile gauche de l'armée chrétienne à la bataille de Gibraltar, le 20 octobre 1340, et tailler en pièces les infidèles qui laissèrent, dit-on, deux cents mille des leurs sur le champ du carnage. Habile à contenir ses voisins inquiets, toujours entreprenants, Raoul s'occupa à faire fleurir en Lorraine le commerce naissant. Des foires franches s'établirent à Saint-Nicolas, à l'imitation de celles de Champagne, si célèbres autrefois. Les marchands se constituèrent une justice consulaire : « sous un règne guerrier, dit l'abbé Bexon, tout prenait un air martial. Le duc fonda le Chapitre de Nancy sous le nom du guerrier Saint-Georges. Le souverain en est le premier chanoine. » Ses successeurs devaient y jurer à leur avènement le maintien des privilèges des États de la nation. La descente des Anglais en Normandie fit voler de nouveau Raoul à la défense du roi de France, son oncle. Le choc eut lieu à Crécy, le 28 août 1346. Après une horrible mêlée, les Français durent céder la victoire. Le duc y perdit la vie. Son cheval ayant reçu un coup de pique dans l'œil, se renversa sur lui, et une troupe d'ennemis se ruèrent pour achever le héros terrassé ; son corps fut retrouvé sur un tas de morts et le plus avant du côté des ennemis. « Sy les autres, s'écrie le vieux chroniqueur Champier, eussent fait comme luy, les Angloys n'eussent arrêté devant eux non plus que la perdrix devant l'oiseau de proie. Les historiographes François parlans de ses faicts s'en passent de legier. » Raoul n'était âgé que de 27 ans.

On lui fit de magnifiques obsèques dans l'abbaye de Beaupré, en présence du dauphin et de nombreux seigneurs venus de la France et de l'Allemagne. Ses principaux faits et gestes étaient reproduits avec art sur le bronze de son riche mausolée, que les religieux fondirent au xvii^e siècle. Léopold I^{er}, lui ayant fait élever en place une table de marbre, en 1745, on leva ses ossements à cette occasion, « et on se convainquit, mentionne encore Bexon, qu'il eut la taille d'un héros comme ses actions montrent qu'il en eut l'âme ». En 1790, on trouva seulement dans son caveau son crâne, qui parut d'une dimension et d'une dureté extraordinaires.



JEAN I^{er}, DIEUDONNÉ,XIV^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

1. *Sophie, fille d'Éberard III, comte de Wirtemberg, 1356.*
2. *Marguerite, fille unique de Louis, comte de Loss et de Chiny, 1364.*

1346 - 1390.

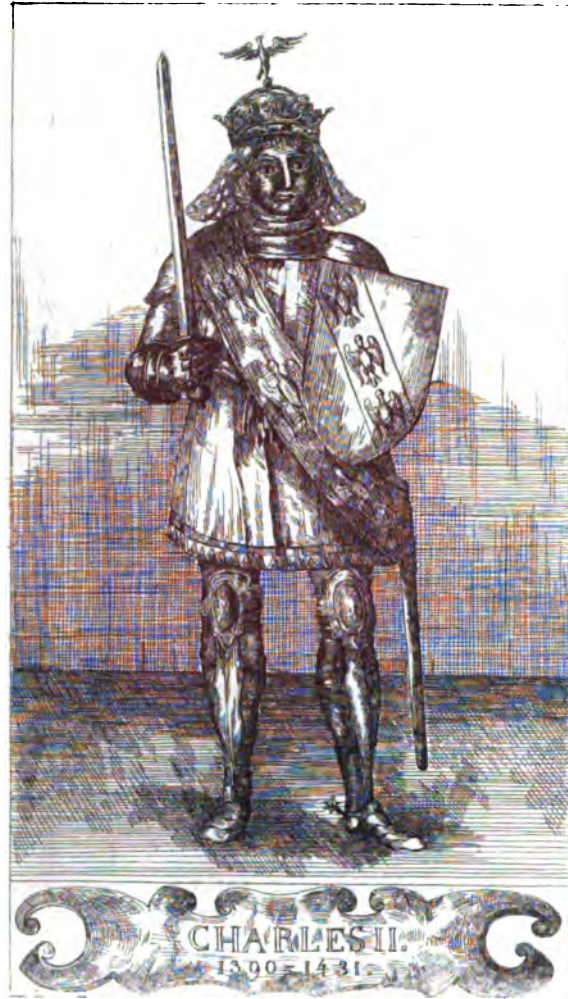
C'est mon refuge. Pour jamais.

Jean I^{er} reposait dans la collégiale de St-Georges, à Nancy, sous une tombe qui lui était commune avec Nicolas d'Anjou. Leurs statues sont gravées dans Dom Calmet. Notre duc y paraissait cuirassé, avec la cotte de mailles, la chaussure à longs becs recourbés en haut, le poignard à droite, l'épée à gauche, soutenant l'écu chargé d'une bande. Il est aussi figuré sur ses sceaux et ses monnaies la couronne ducale en tête, l'épée haute, la cotte d'armes armoiriée. Son armure est ici à découvert ; il porte la cuirasse avec des brassards. Suivant la mode généralement répandue alors d'avoir des vêtements courts, le haubert ne descend qu'à moitié des cuisses, garanties par des lames de fer. Les genouillères sont fortes et leurs jointures de côté offrent une saillie considérable. Le baudrier, aux trois alérions, communément de drap brodé avec or et couleurs, soutient une assez longue épée. L'écharpe jaune de Lorraine flotte pardessus ; à gauche, ses gantelets sont attachés au poignard.

« Au milieu des malheurs et du trouble de son siècle, dit avec éloquence l'abbé Bexon, le duc Jean parut l'homme le plus ferme et le plus prudent de tous ses contemporains et de ses sujets, et sembla avoir l'âme la plus courageuse et la plus saine. » A peine âgé de sept

ans à la mort de son père, le roi de France l'appela près de lui, le fit élever avec le dauphin, tandis que sa mère, qui partageait la régence avec le comte de Wirtemberg, soutenait glorieusement ses intérêts. Impatient de montrer son courage, et presque enfant encore, ce prince eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356, tomba au pouvoir des Anglais avec Jean-le-Bon, et furent conduits tous deux outre-mer. De retour en Lorraine, il secourut, en 1363, les chevaliers de l'ordre Teutonique et défit près de Thorn, sur la Vistule, les Sarrasins ou idolâtres aux ordres d'Olgerde, chef des Lithuaniens. Des bandes de gens sans aveu, débris d'armées, cherchaient dans le brigandage les moyens de subsister, et se rendaient redoutables aux princes mêmes. Jean I^{er} atteignit un rassemblement considérable de ces hardis aventuriers, commandés par un chef farouche nommé l'*Archiprêtre*; il leur tua quarante mille hommes entre Laneuveville et Saint-Nicolas, et dispersa le reste. En 1364, Charles de Blois, son oncle, disputait le duché de Bretagne au comte de Montfort, l'un appuyé de la France, l'autre de l'Angleterre. Le premier perdit la bataille d'Aurai, la couronne et la vie, le duc de Lorraine et Bertrand Duguesclin leur liberté en soutenant ses efforts. Jean I^{er} se trouva dans les rangs de l'armée royale, le 27 novembre 1382, à la journée de Rosbecq, fatale aux Flamands, qui y laissèrent vingt mille des leurs avec Artavelle qui les commandait. On croit que l'oriflamme ou étendard de St-Denis disparut dans l'action.

On a vanté l'équité naturelle de ce prince et son amour de la justice, qu'il se plaisait à rendre lui-même aux plus humbles de ses sujets. Cependant sa rigueur envers les bourgeois de Neufchâteau, qui tentaient de se soustraire à son autorité, parut excessive. Ceux-ci en appelèrent au parlement de Paris où le duc fut cité, et sa mort, arrivée le 27 septembre 1389, au moment de passer avec ses troupes en Italie, fut attribuée aux suites d'un empoisonnement trâmé par les habitants de cette commune, qui rêvaient leur affranchissement total.



CHARLES II, LE HARDI,

XV^e

DUC DE LORRAINE ET MARCHIS.

Marguerite de Bavière, fille de l'empereur Robert, 1393.

1390-1431.

Un seul. Pour tout.

On n'a pas recueilli le dessin de la statue, « moult richement faicte », qui décorait, dans St-Georges, le tombeau de Charles II, mais ses sceaux et ses monnaies nous ont conservé ses traits et son costume de guerre. Le duc y est représenté communément comme sur la planche, couronné, et quelquefois l'aigle éployée pour cimier. Un scel, d'une parfaite conservation, le montre ayant aussi derrière la couronne un lambrequin découpé à jour, en forme de treillis à ouvertures rondes. Dans notre dessin, Charles II est vêtu d'une cotte d'armes unie, à manches découpées à l'épaule, resserrée par une écharpe que nous peindrions rouge, tenant l'épée au poing et le bouclier armoirié au bras. Un large baudrier, aux armes et couleurs de Lorraine, soutient le fourreau de l'épée. On aperçoit le haubert, surtout dans sa partie supérieure, qui garantit parfaitement le cou du prince. L'armure, en général, paraît assez riche, quoique d'un goût simple. La forme large et arrondie des chaussures indique qu'on avait déjà renoncé à la mode des poulaines, ou souliers à longs becs, plus ou moins recourbés, selon la qualité des personnes.

La plupart des historiens ayant compté Charles de France, duc de la Basse-Lorraine, en 977, l'usage a prévalu d'appeler deuxième de son nom, Charles, fils de Jean I^{er}, duc de la Haute-Lorraine, quoique n'appartenant ni à la même Maison, ni à la même province. Les bornes d'une simple notice ne sauraient suffire pour rappeler toutes

les actions dignes de mémoire de ce prince, vraiment supérieur à son siècle, et qui prit large part à tous les événements qui s'agitaient alors. Comme sous Ferri IV, Raoul et Jean I^{er}, le renom des ducs de Lorraine, circonscrit auparavant dans les limites, pour ainsi dire, de leur territoire et de leurs guerres avec leurs voisins, se répandit dans le monde entier. On vit donc Charles II briller tour à tour, en Afrique, dans les plaines de Carthage, pour la délivrance des chrétiens; à Wilna, en 1397, au secours de l'ordre Teutonique attaqué par les idolâtres; ranger la victoire sous les drapeaux de l'empereur Robert, qui l'avait appelé contre Sigismond, roi de Hongrie. Le soin de ses États lui fit courir de nouveaux hasards sous les murs de Nancy. En 1407, Louis d'Orléans se déclara pour Venceslas contre Robert, beau-père de Charles II, et vint lui présenter la bataille près du village de Champigneulle. On rapporte que Louis et ses alliés, dans leur présomption, firent sommer le duc de leur faire apprêter à dîner dans son palais, dont ils se croyaient déjà maîtres. Le duc leur répondit qu'effectivement il s'apprêtait à les bien recevoir, et il marcha contre eux. Quoique bien supérieure en nombre, leur armée fut taillée en pièces; le duc d'Orléans et les princes sous ses ordres dînèrent au palais de Nancy, mais dans les prisons de ses fortes tours. Édouard III, duc de Bar, ayant été tué à la funeste bataille d'Azincourt, l'union du Barrois et de la Lorraine eut lieu en 1419, par le mariage de René I^{er} d'Anjou avec Isabelle, fille aînée de Charles II, qui, en sa qualité de gouverneur du Barrois pour son gendre, écartela ses armes de Jérusalem, Anjou, Lorraine et Bar. Au début de sa mission miraculeuse, Jeanne d'Arc vint à la cour de Nancy, conduite par le sire de Baudricourt, demander un cheval et des armes pour joindre Charles VII et sauver la France. Le duc s'empressa de lui en faire don, et l'héroïne jûta ensuite devant les chevaliers lorrains émerveillés. Charles II était instruit, aimait et cultivait les sciences et les arts, surtout la musique; « il vouloit tousiours auoir chantes avec luy », dit Champier, et relisait sans cesse Tite-Live et les Commentaires de César. Il agrandit sa capitale, en assainit les alentours, et projetait de joindre une nouvelle ville à l'ancienne, quand la mort lui ferma les yeux, le 14 janvier 1431, âgé d'environ 63 ans.



2 JEAN II.



RENÉ I^{er} D'ANJOU, LE MAGNANIME,XVI^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS.

Isabelle de Lorraine, 1419.

1431-1453.

D'ardent désir. Pour régner.

Parmi les monuments authentiques qui nous ont conservé les traits de ce prince, ami des arts et qui s'occupait de peinture avec succès, il convient de citer quelques-unes de ses monnaies où René I^{er} paraît fièrement, la couronne sur la tête, l'épée haute, la cotte d'armes traversée par un large baudrier aux armes de Lorraine simple, l'armure complète. On le voit ici d'après un vitrail de l'église de Saint-Nicolas-de-Port, près Nancy, et dans laquelle ce duc avait fondé une chapelle décorée des armes d'Anjou, qui s'y voient encore. René I^{er} a la tête nue, les cheveux blonds, épais et longs ; il est revêtu du haubert et d'une riche cotte d'armes armoiriée, frangée d'or et assez courte ; son casque est à ses pieds. Il tient, dans notre planche, un bâton de commandement d'une main, et de l'autre une longue épée dans son fourreau qui, sur le vitrail, paraît être de fer, et n'est pas détachée de la ceinture qui la retient au côté du prince agenouillé.

René I^{er} naquit à Angers, le 16 janvier 1408, de Louis II, roi de Naples et de Sicile, duc d'Anjou, comte de Provence, et d'Yolande d'Arragon. Ayant épousé Isabelle, fille aînée de Charles II, il se vit disputer, à la mort de ce dernier, ses droits à la couronne de Lorraine, par Antoine l'*Entrepreneur*, comte de Vaudémont, qui revendiquait la masculinité du fief. Antoine, fort de l'appui de Philippe-le-Bon, attendit le duc de pied ferme dans les plaines de Bulgnéville, le

2 juillet 1431. Quoique beaucoup plus nombreuse, l'armée de René I^{er} fut mise en déroute après un combat de quelques instants, et lui-même blessé, resta prisonnier du duc de Bourgogne, qui ne l'élargit qu'en 1437, moyennant la cession de plusieurs places et une rançon de deux cents mille écus d'or, de 70 au marc, faisant de nos jours au-delà de deux millions cinq cents mille livres, somme énorme avant la découverte de l'Amérique. Pendant ce temps, la courageuse Isabelle avait entrepris la conquête du royaume de Naples, tenait la campagne et luttait avec bonheur contre Alphonse d'Arragon, qui finit par l'emporter, René ayant été plus tard abandonné de la noblesse napolitaine.

Ce prince réunit à la Lorraine le duché de Bar, par cession du cardinal Louis, évêque de Langres, de Châlons et de Verdun, frère et héritier d'Édouard III, tué à Azincourt.

En 1444, Charles VII, roi de France, beau-frère du duc de Lorraine, se joignit à lui pour assiéger Metz, qui n'obtint la paix qu'à prix d'argent. Isabelle étant morte, le 27 février 1433, René, qui ne tenait le duché que du chef de sa femme, le remit à son fils aîné et se retira en Provence, se réservant en outre l'Anjou et le Barrois. S'étant remarié avec Jeanne, comtesse de Laval, les arts et les plaisirs champêtres occupèrent ses loisirs, et comme aux temps primitifs de l'âge d'or, il parcourait les champs avec cette princesse, en gardant leurs troupeaux, comme nous l'apprenons encore par ces vers de Jehan Molinet :

J'ay ung roy de Secille
 Veu deuenir bergier,
 Et sa femme gentille
 De ce propre mestier,
 Portant la pannetière,
 La houlette et chapeau,
 Logeant sur la bruyère
 Anprès de leur troupeau.

On a de nos jours érigé une statue à René I^{er}, dans la ville d'Aix, du ciseau du célèbre David d'Angers.



JEAN II, D'ANJOU ET DE CALABRE; LE SUBTIL,

XVII^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS.

Marie, fille de Charles, duc de Bourbon, 1438.

1453 - 1470.

Tout pour un.

La commission formée par ordre de Léopold I^{er}, pour recueillir les monuments de sa Maison, n'avait pas trouvé de portrait authentique de Jean II, pour servir à la Suite des médailles gravées par Saint-Urbain. On dut se contenter de consulter le recueil des planches de Clément de Treille et surtout un portrait de la collection de l'abbé Fournier, prévôt de Saint-Georges. Montfaucon, dans ses *Monuments de la monarchie française*, a donné un dessin de ce prince, d'après un vitrail de Notre-Dame d'Angers. Le duc y est agenouillé, les mains jointes, la couronne ducale en tête et couvert entièrement d'un épais manteau à collet d'hermine. Notre gravure est composée d'après ces données générales et les traditions historiques. Jean II soutient le drapeau ducale avec la devise dont il est fait mention plus bas; sa cotte d'armes est armoiriée, comme celle de son père, dans l'église de Saint-Nicolas-de-Port. Les armures des jambes et les genouillères sont historiques. Le manteau ducale a la même forme que celui reproduit par Montfaucon.

« Plein de feu, de valeur, d'activité, infatigable à la guerre, et d'une grandeur d'âme supérieure même à ses hautes prétentions qui lui mirent, pendant tout le cours de son règne, les armes à la main », écrit le P. Leslie, le bonheur seul manqua aux entreprises de Jean II, pour faire valoir ses droits légitimes sur les royaumes de Naples, de

Sicile, d'Arragon, de Valence et de Majorque. En 1458, il battit à Sarno, Ferdinand, son compétiteur au trône de Naples. Jean avait fait inscrire sur ses étendards ce passage de l'Écriture : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes*, et son ennemi lui répondit sur les siens par la fin du verset : *Sed sui eum non receperunt; quotquot autem recipient eum, et pœnitebit eos*. L'évènement le justifia, car le duc de Lorraine, trahi par le prince de Tarente, mal secondé par ses autres alliés, finit par se retirer. Après avoir été l'âme de la Ligue dite du Bien-Public, formée par les princes mécontents de Louis XI, il ne tarda pas à s'apercevoir que l'intérêt seul les guidait, et il négocia la paix entre eux et le rusé monarque, qui, en reconnaissance, lui promit la main de sa fille pour Nicolas d'Anjou, son fils. Les Catalans choisirent Jean II pour souverain, en 1464; Barcelone lui ouvrit ses portes; tout le reste du pays lui fut soumis. Il se disposait à pénétrer dans l'Arragon, à la tête de ses troupes, déjà il avait emporté les places des frontières, quand la mort l'arrêta au milieu de ses triomphes, le 13 décembre 1470, âgé de 45 ans. On crut qu'on l'avait empoisonné, ne pouvant le vaincre. Son corps fut déposé au milieu du chœur de la cathédrale de Barcelone, son cœur à Angers et ses entrailles à Pezenas. Adoré de ses peuples, on vit, dans une circonstance pressante, tous les ordres de l'État, et jusqu'aux femmes, se cotiser volontairement pour subvenir aux frais de ses expéditions lointaines. On prit volontairement les armes, et Ferri, comte de Vaudémont, son beau-frère, conduisit en Catalogne vingt-cinq mille Lorrains aguerris, qui, après la mort du duc, continuèrent à remporter des succès, et se retirèrent en bon ordre dans leur pays.



NICOLAS D'ANJOU, LE PLAISANT,

XVIII^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS.

1470-1473.

Un pour tout.

René II avait fait élever un tombeau à ce prince, avec sa statue en marbre noir, dans l'église de Saint-Georges, à Nancy. Nicolas était armé de toutes pièces, et son costume n'offrant rien de remarquable, nous n'avons pas cru devoir le reproduire ici. Sans négliger le dessin qui en a été donné par D. Calmet, nous avons suivi en général les peintures du temps, et emprunté au recueil de Clément de Treille la toque surmontée d'une couronne qui accompagne la riche cotte d'armes de ce prince. Dans notre planche, il tient d'une main une longue et forte épée, et de l'autre, un faucon sur le poing, pour indiquer que Nicolas d'Anjou se plaisait à la fois aux exercices de la guerre et aux amusements de son rang et de son âge. « Il ne désiroit que toute ioyeuseté », disent les chroniqueurs, qui vantent les fêtes magnifiques qu'il donnait à la seigneurie rassemblée près de lui à Nancy; « ce n'étoient que iouës et tournois, bals et repas somptueux. » Mais sous ces apparences futiles, se cachaient souvent de grands desseins.

Le duc Nicolas, retenu à la cour de Louis XI, tardait à se rendre en Lorraine, quand le maréchal de Bourgogne vint mettre le siège devant la place de Chatel. Les chevaliers lorrains se réunirent pour le salut commun, et pour mieux sceller leur engagement patriotique, chacun d'eux appendit son écusson autour du chœur de la collégiale de Saint-Georges. Nicolas, dès qu'il parut, gagna aussitôt tous les cœurs; il était beau de visage, le nez aquilin, l'air majestueux, le

front large, la taille bien proportionnée. L'armée lorraine, lassée de l'attendre, était revenue de la Catalogne; le duc avait en vain proposé à Louis XI de le seconder. Le roi, non content d'outrager la mémoire de Jean II, retira à son fils la main de la princesse Anne, sa fiancée. Nicolas se ligua alors avec Charles-le-Téméraire, qui lui promit Marie de Bourgogne, sa fille, et tous deux ravagèrent la Picardie et la Normandie, en 1472. Ayant formé le dessein de surprendre la ville de Metz, il fut sur le point de réussir par un stratagème. Un de ses capitaines, Krantz, déguisé en marchand, fit entrer des soldats cachés dans de grands tonneaux chargés sur des charrettes. Malheureusement, une machine à ressorts qui devait arrêter la herse, la laissa tomber à demi, et empêcha le duc de Lorraine, resté dehors avec sa cavalerie, de secourir ses hardis compagnons, qui furent pris ou tués. Tout se préparait pour une éclatante revanche: Nicolas d'Anjou, à la tête de vingt mille hommes, levés en partie par le duc de Bourgogne, se disposait à partir, quand à son retour de la Commanderie de Saint-Jean, près de Nancy, où il faisait prier pour le succès de ses armes, il fut emporté par un mal subit et étrange, qu'on attribua hautement à un nouveau crime de Louis XI, le 27 juillet 1473, âgé de 25 ans. On l'ensevelit dans Saint-Georges, « avec grans pleurs et plaint d'ung chascun. » Ce prince n'avait pas été marié, et en lui finit la Maison d'Anjou, qui n'avait duré que 42 ans et demi.



- | | |
|----------------|---------------------|
| 1 RENÉ II. | FRANÇOIS II. 6 |
| 2 ANTOINE. | CHARLES IV. 7 |
| 3 FRANÇOIS I. | NICOLAS-FRANÇOIS. 8 |
| 4 CHARLES III. | CHARLES V. 9 |
| 5 HENRY II. | LEOPOLD I. 10 |
| FRANÇOIS III. | |

DU COMTÉ

ET DES

COMTES DE VAUDÉMONT.

Cette ancienne ville était connue du temps des Romains, qui y ont laissé des vestiges de leur grandeur. Au moyen-âge, elle devint le chef-lieu du Saintois, que l'empereur Henri IV érigea en comté l'an 1072, en faveur de Gérard, fils puîné de Gérard d'Alsace, qui forma la première branche collatérale des princes de la Maison de Lorraine. Ce pays était indépendant. L'article 1^{er} de la coutume s'exprimait ainsi : « Le comté de Vaudémont est province souveraine distincte, et séparée des duchés de Lorraine et Barrois. » Le comte Gérard eut pour successeur Hugues I^{er}, qui vivait vers 1167 ; dont Gérard II, mort en 1188 ; — Hugues II, 1233 ; — Hugues III, 1246 ; — Henri I^{er}, 1279 ; — Henri II, 1299 ; — Henri III, 1332 ; — Henri IV, 1346 ; en lui finit la première Maison de Vaudémont. Ancelin, époux de sa sœur Marguerite, prit possession de ce comté, dont Henri V, qui donna sa fille aînée à Ferri I^{er}, fils puîné de Jean I^{er}, duc de Lorraine, tué à Azincourt en 1415 ; son armure se voit dans la galerie n° 1 des collections du Musée d'artillerie à Paris ; le casque et la cuirasse pèsent ensemble 45 kilogrammes. Ferri I^{er} eut pour fils le célèbre Antoine I^{er}, intrépide guerrier, dont l'air martial répondait à la renommée de ses exploits, mort en 1447, dont Ferri II, dont René II, duc de Lorraine.

Charles II, n'ayant laissé que deux filles, dont Yolande, mariée à

René I^{er} d'Anjou, qui s'assit, du chef de sa femme, sur le trône ducal, en 1431 ; Antoine, comte de Vaudémont, soutint que la loi salique devait être observée en Lorraine, réclama pour lui le pouvoir, battit et fit prisonnier René I^{er}, à la journée de Bulgnéville. Leur différend, porté tantôt au concile de Bâle, tantôt devant l'empereur Sigismond, ne s'accommoda qu'en 1444, par le mariage de Ferri II, comte de Vaudémont, fils d'Antoine, avec la fille aînée de René I^{er}, et qui en eut René II, qui réunit tous les droits au duché de Lorraine par la cession de sa mère et la reconnaissance des États. -

Le comte Gérard I^{er} avait été inhumé dans le prieuré de Belval avec sa femme Hedwige de Dasbourg. Leurs statues tombales se voient à l'entrée de la chapelle ducale de Nancy. Ferri I^{er} et Marguerite sa femme ; Ferri II et la comtesse Yolande reposaient sous de magnifiques mausolées, dans l'église collégiale de Joinville. Ceux de Henri III et d'Isabelle de Lorraine, d'Antoine I^{er} et de Marie d'Harcourt, ont été transférés, en 1826, de Vaudémont à Nancy, dans l'ancienne église des Cordeliers, attenante à la Chapelle-Ronde, où les curieux de nos antiquités nationales peuvent les contempler.



Z. GAYARDÉL ET AL.

22.

RENÉ II, LE VICTORIEUX,

XIX^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

1. *Jeanne, fille unique de Guillaume d'Harcourt, comte de Tancarville et de Montgomery, 1471.*
2. *Philippe, fille d'Adolphe d'Égmont, duc de Gueldres, 1485.*

1473-1508.

Un pour toutes. A jamais.

René II mourut le 10 décembre 1508, âgé de 37 ans, et son riche tombeau se voit encore aujourd'hui dans l'ancienne église des Cordeliers de Nancy, qu'il avait fondée. « Il estoit de stature moyenne et quarée, néanmoins mince et gresle de corps ; il avoit le nez aquilin et un peu relevé au milieu, les yeux aigus, la chevelure noire et pendante sur les oreilles », nous apprend Nicolas Remy, un de ses historiens. Les monnaies de ce prince, les peintures du temps l'ont reproduit avec exactitude. La figure que nous en donnons est tirée des vignettes qui ornent le poème latin, intitulé *Liber Nancœidos* ou *la Nancœide*, imprimé en 1518, et qui célèbre la victoire remportée par René II sur Charles-le-Téméraire. Notre duc lui-même, en donnant à l'auteur le récit du combat, décrit également le costume qu'il y portait : « et estois en la bataille habillé de gris, blanc et rouge, et avoy sur mon harnois une robe de drap d'or, à une manche de drap desdictes couleurs de gris, blanc et rouge, et une barde aussi couverte de drap d'or, et sur lesdictes robes et bardes, trois doubles croix blanches. » René II porte donc ici le chaperon de velours, de couleur rouge, orné de plumes grises, blanches et rouges, le haubert, les brassards, cuissards et autres armures ; la cotte d'armes de drap d'or, à la croix de Lorraine d'argent ; il tient une épée nue, à deux mains, et montre un bâton de commandement aux

couleurs ci-dessus. Son ancienne statue tombale le représentait âgé et à genoux, couvert du manteau ducal jaune, à collet d'hermine, avec une soubreveste de couleur verte.

Monté sur le trône à 22 ans, la fortune éprouva bientôt René II. Charles-le-Téméraire rêvait la couronne des anciens rois de Bourgogne, la Lorraine séparait ses États, et sa possession était l'objet de ses vœux. La mort de Jean II et de Nicolas d'Anjou avait déconcerté ses projets; il les reprit en songeant à la conquête de ce pays. Le duc de Lorraine le prévint et envoya le défier dans son camp devant Nultz. Charles ne tarda pas à paraître à la tête de quarante mille hommes bien équipés et armés, fait capituler Nancy, y entre en souverain, le 30 novembre 1473, et s'empare du reste du pays. René, fugitif, abandonné de l'empire et de Louis XI qui l'avait engagé dans la lutte, passa en Suisse, où son adversaire avait porté la guerre. Charles fut vaincu à Grandson et taillé en pièces à Morat, où se trouvait notre duc. Pendant ce temps, la chevalerie reprenait les principales villes du duché. René II rentra dans sa capitale. Charles-le-Téméraire pressait de nouveau la ville aux abois, quand, le 5 janvier 1477, le duc de Lorraine, rassemblant de tous côtés ses forces, livra la fameuse bataille où le duc de Bourgogne fut défait et tué dans la déroute. Une colonne surmontée d'une croix de Lorraine s'élève aujourd'hui à la place où son corps fut retrouvé dans le ruisseau de l'étang Saint-Jean, qui a disparu pour faire place à la gare du chemin de fer de l'Est. Bientôt ce monument, perdu jadis au milieu des marécages, se trouvera environné de quartiers populeux.

Resté enfin paisible possesseur de ses États, René II se plut à rechercher tous les moyens de réparer les maux de la guerre. On citait devant lui le mot de Titus, qui regardait comme perdus les jours passés sans faire le bien; le duc reprit vivement: Je n'en ai donc pas perdus. Améric Vespuce lui dédia la relation de ses découvertes, et par ses hautes qualités, les grands événements qui ont rempli son règne, le nom de notre duc est resté un des plus glorieux parmi ceux qui ont illustré notre histoire.

De lui sortirent ces fameux ducs de Guise, qui ont joué de si grands rôles en France.



ANTOINE I^{er}, LE BON,XX^e.

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

Renée, fille de Gilbert, comte de Montpensier, 1515.

1508-1544.

J'espère avoir. Un pour jamais.

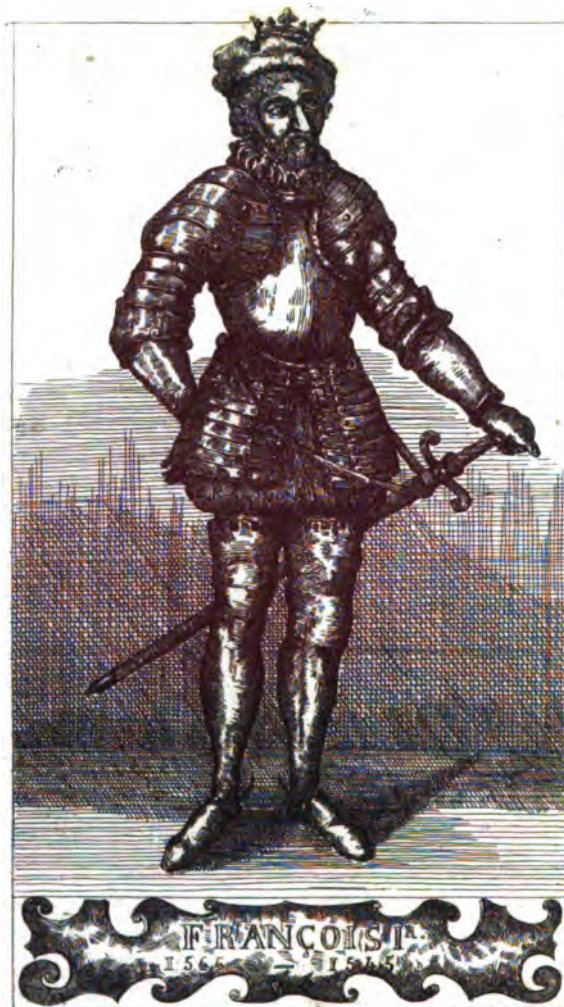
On conservait en grand nombre les portraits de ce prince dans le pays reconnaissant de ses bienfaits. Il est peint avec la duchesse, sa femme, sur une fresque dans l'ancien réfectoire des Cordeliers de Nancy. Son buste, de grandeur colossale, en costume héroïque, est sculpté en regard de celui de René II à la façade de la *Porterie*, ou entrée principale du palais ducal qu'il avait fait achever dans sa capitale. On le voit aux vitraux des églises de Saint-Nicolas-de-Port, de Varangéville, de Vézelize, dans la cathédrale de Metz, et communément avec un long manteau jaune ou de brocart d'or. Ses monnaies, bien frappées, le montrent en buste ou à mi-corps, la couronne ou le chaperon en tête. Notre planche le reproduit d'après le frontispice de la relation de la victoire remportée par ce prince sur les Rustauds, en 1525, composée par Jean Volzir, témoin oculaire, et imprimée en 1526. Antoine est coiffé d'un chaperon orné de plumes flottantes, avec un pourpoint à longues manches et tailladé suivant la mode du temps; le haubert descend à mi-cuisses; le reste de l'armure est de fer, y compris les gantelets revêtus de cuir en dessous, et dont la forme particulière nous a paru mériter des détails. Le duc, au geste animé, soutient à deux mains une épée dans son fourreau.

Antoine I^{er}, surnommé le Bon, le prince de paix, naquit à Bar le 4 juin 1489, et fut élevé à la cour de France. L'amitié la plus étroite

le lia avec Louis XII, le père du peuple ; il l'accompagna en Italie et combattit à ses côtés à la bataille d'Agnadel, gagnée par le roi de France le 14 mai 1509. A la bataille de Marignan, où il eut la gloire de remonter dans la mêlée le valeureux Bayard, François I^{er} lui décerna devant toute l'armée le titre de brave et franc chevalier. En 1525, il se porta à la rencontre des paysans de l'Alsace et de l'évêché de Strasbourg, soulevés au nom de Luther et connus dans l'histoire sous le nom de Rustauds. Ces bandes, qui menaçaient la France et la Lorraine, furent dispersées à Loupstein et à Schélestadt, du 16 au 20 mai, après avoir perdu quarante mille compagnons. Aussi habile que brave, Antoine fit déclarer, à la diète de Nuremberg, en 1542, la Lorraine souveraineté libre et indépendante. Sa neutralité sage et sa conduite prudente dans les démêlés de François I^{er} et de Charles-Quint, ses efforts pour procurer la paix à l'Europe, l'avaient fait bénir durant sa vie et le firent pleurer amèrement des populations après sa mort, qui arriva le 17 juin 1544, à l'âge de 56 ans.

Un dernier hommage a été rendu à sa mémoire en 1851. Son antique statue équestre, de grandeur naturelle, qui décorait la principale arcade de la *Porterie* du palais ducal, ayant été renversée en 1792, on s'empressa de la rétablir malgré l'agitation des temps. Cette œuvre nouvelle est due au ciseau d'un jeune statuaire lorrain, M. Giorné Viard. Le prince, coiffé du bonnet ducal, couvert d'une cotte d'armes, avec brassards et cuissards, tient l'épée haute ; son cheval, lancé au galop et caparaçonné aux armes de Lorraine, semble gravir un terrain escarpé, en courbant sur son passage des chardons, armes de la ville de Nancy, et dont les touffes sont habilement ménagées pour dissimuler le point d'appui de la masse. Cette statue est à l'imitation de l'ancienne, dont une gravure du temps nous a conservé la disposition générale.

René II avait aussi son effigie en pierre sur la fontaine de la place Saint-Epvre, et qui disparut à la même époque. Celle en plomb, qui la remplace depuis 1826, est purement de convention.



FRANÇOIS I^{er}, LE SAGE,XXI^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, CONTE DE VAUDÉMONT.

*Christine de Holstein-Oldembourg, fille de Christiern II,
roi de Danemark, et nièce par sa mère de l'empereur Charles-Quint,
1544.*

1544-1545.

Encore mieux.

Une monnaie de ce prince, et gravée dans Dom Calmet, offre son buste; la tête est barbue, il est couronné; les traits paraissent beaucoup trop âgés, vu sa fin prématurée, étant mort à 28 ans seulement. On s'est rapproché davantage de la vérité dans le recueil des portraits des rois et ducs d'Austrasie, par Clément de Treille. Le duc a conservé dans notre gravure le costume de son temps: la cuirasse avec une cotte de fer au bas, ouverte pardevant, des brassards; l'antique haubert est remplacé par un dessous ou chausses de buffle, son cou est entouré d'une fraise, les jambes et les cuisses sont protégées par le cuir de ses bottes, qui se relevaient à volonté jusqu'à la partie supérieure du corps. Le bonnet ducal est surmonté de la couronne, objet de fantaisie peut-être de l'artiste ancien, Woériot, auquel nous l'avons emprunté.

François I^{er} avait hérité de toutes les qualités qui avaient fait chérir son père; il était juste, sage, ami des gens de bien. Comme lui, sa politique tendit à assurer la paix publique, si souvent troublée entre le roi de France et Charles-Quint. La paix qui se fit entre eux à Crépy, en Valois, le 18 septembre 1544, fut son ouvrage. Les suites d'une apoplexie, triste fruit de ses veilles pour assurer le repos gé-

néral, l'enlevèrent l'année suivante, le 12 juin 1543. Deux mois auparavant, il avait fait son entrée solennelle à Nancy, et juré comme ses prédécesseurs le maintien des privilèges de l'ancienne chevalerie et les libertés des États. On honora sa mémoire par de somptueuses funérailles ; son corps, suivant la coutume, fut exposé aux regards des Lorrains attendris ; « sa camisole étoit toute reluisante de broderies, ses gants étoient riches en pierreries, ses bas étoient de velours cramoisi, ses souliers en velours blanc ; » enfin rien ne fut épargné pour la pompe usitée toujours en pareille circonstance à la cour de Lorraine.



CHARLES III, LE GRAND,

XXII^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

Claude, fille de Henri II, roi de France, 1559.

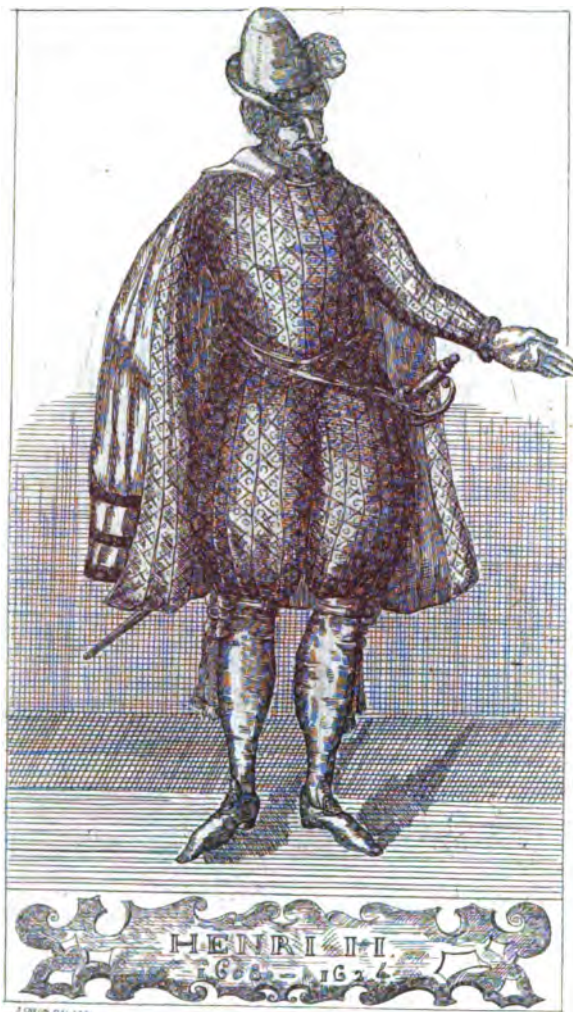
1545-1608.

Et adhuc durat spes avorum.

Charles III passa pour l'homme le mieux fait de son siècle, et le plus adroit à tous les exercices du corps. Ses portraits, ses monnaies, ses médailles attestent de sa distinction et de la régularité parfaite de sa figure, à toutes les époques de la vie. On avait projeté, sous Henri II, son fils, de lui ériger une statue équestre à Nancy. Le modèle en petit, qui se voit actuellement au Musée de cette ville, a été seul achevé par les Chaligny, et c'est d'après lui que nous avons retracé le duc. Son costume est celui de l'homme de guerre alors : on y voit la cuirasse, les brassards ; l'armure de fer s'arrête aux genouillères ; les cuisses ne sont garanties que pardevant, les bottes remontent très-haut, ont des talons élevés et armés de larges éperons ; le vêtement de dessous est de buffle ; le duc, rejetant en arrière son épée suspendue au côté par un baudrier de cuir qui descend de la ceinture, tient un bâton de commandement à la main droite ; une longue et large écharpe complète enfin cet équipement qui est loin d'être sans majesté.

Le règne de ce prince, salué du titre de Grand, est à la Lorraine ce que le siècle de Louis XIV, sauf les malheurs du roi, fut à la France. La grandeur de la Maison de Lorraine, celle du pays, furent à leur apogée. Charles III n'avait que trois ans quand la mort le priva de son père. Les États déférèrent la régence à sa mère et à Nicolas

de Vaudémont, son oncle. Henri II, dans son expédition sur les villes de Metz, Toul et Verdun, qu'il réunit à sa couronne, en 1552, se défiant de la nièce de Charles-Quint, la força de se retirer et conduisit le jeune duc à sa cour, en lui destinant la main de sa fille, qu'il épousa en 1559. Après divers exploits sur les frontières de Champagne, ce duc s'occupa de faire jouir ses sujets d'une tranquillité parfaite, malgré les troubles de la Ligue en France, le rôle fameux qu'y jouèrent les Guises, ses parents, et la pensée secrète qu'on lui prêta d'avoir voulu s'asseoir sur le trône de France. Il agrandit ses États par divers échanges avantageux avec ses voisins, fonda la célèbre université de Pont-à-Mousson, où professèrent les Barclai, Guillaume de Toulouse, Sirmond et une foule d'autres savants recommandables. Il refondit les lois du pays et les réunit en coutumes générales ou codes, fortifia avec soin Nancy et l'agrandit d'une ville au plan régulier et magnifique, ajoutée à l'ancienne aux rues étroites et tortueuses. Comme René II, Antoine, et François, son père, Charles III succomba aux suites d'une apoplexie, le 8 mai 1508, année séculaire de la mort du glorieux vainqueur de Charles-Téméraire.



HENRI-LE-BON,

XXIII^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

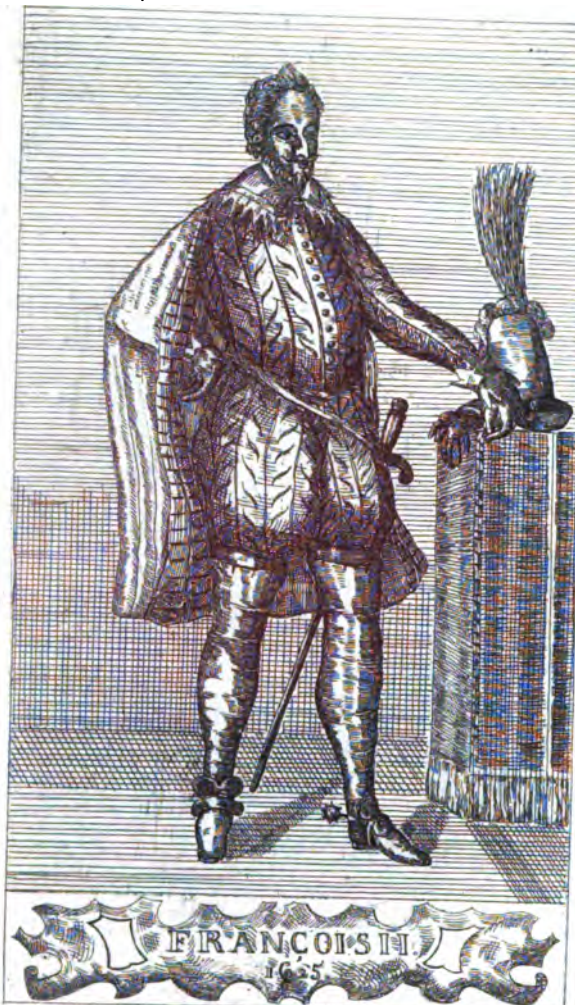
1. *Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, 1599.*
2. *Marguerite, fille de Gonzague I^{er}, duc de Mantoue, 1606.*

1608 - 1624.

A partir d'Antoine-le-Bon, les sceaux de Lorraine représentent uniformément les ducs à cheval, l'épée haute, et dans le costume héroïque du xvi^e siècle. Leurs traits sont perdus sous le grillage de leurs casques, ce qui prive l'artiste et les curieux de documents originaux sur l'identité des personnages. Des monuments d'un autre genre y suppléent heureusement avec plus d'abondance et non moins de fidélité. On a des monnaies et des médaillons frappés avec soin sous Henri II, et qui expriment bien sa physionomie, qui rappelle assez celle de son père, sans en avoir toutefois la majestueuse beauté. Il existe encore à Nancy, au-dessus de la porte d'une maison bâtie au xvii^e siècle, un buste de ce prince, dû incontestablement à un ciseau habile. Tout en les consultant, nous avons choisi de plus parmi les dessins et les gravures du temps. Le duc a un juste-au-corps de velours à dessins, les chausses de même ; les bas sont attachés par de larges jarretières à flots sur le côté et frangées au bout, les souliers ont des rosettes ; le manteau est uni, à l'exception de plusieurs bandes de velours au bas, la doublure de même que le reste de l'habillement ; le chapeau, orné d'une plume, est assez pointu, la ganse de velours ; l'épée tient au côté par un ceinturon peu serré.

Les vertus pacifiques de ce bon prince perpétuèrent sous son règne les bienfaits de Charles III. Sans en avoir le génie supérieur, il en

possédait le coup-d'œil sûr. Il n'ignorait pas les vastes desseins de Henri IV sur l'Allemagne, et combien le voisinage de la France pesait sur les destinées futures de la Lorraine. Aussi, tous ses efforts avaient-ils eu pour but de conjurer les orages qui pouvaient fondre sur lui, par une politique mesurée et adroite, n'ayant pour toute ambition que la paix et le bonheur des Lorrains. « Après moi, répétait-il souvent aux censeurs de sa conduite, il en viendra d'autres qui ne me ressembleront pas, et l'on verra ceux qui ont mieux gouverné. » Sa libéralité était excessive, et pour s'en excuser, il avouait que c'était le péché originel de sa Maison, et que le mot *non* était le seul que sa nourrice n'avait pu lui apprendre à prononcer. Aussi sa perte fut-elle suivie de regrets universels, et d'autant mieux sentie, que la mauvaise politique de son successeur attira sur le pays une longue suite d'effroyables malheurs. Henri (mal à propos dit deuxième de son nom, à cause de Henri, duc des deux Lorraines, en 970) fut enlevé à la vénération et à l'amour de son peuple, le 31 juillet 1624, et inhumé à Nancy, dans la collégiale de Saint-Georges.



PARIS DEL. 1722

24.

FRANÇOIS II,

XXIV°

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

Christine, fille de Paul, comte de Salm, 1597.

1625.

Le portrait de ce prince a été reproduit d'après ses monnaies frappées à Badonviller. Son habillement est assez semblable à celui de son frère Henri II. On remarque seulement que ses bottes montent jusqu'à la moitié des cuisses, selon, au surplus, la mode usitée alors parmi les seigneurs contemporains.

Après la mort du bon Henri, Charles IV, son gendre, se mit en possession du trône, et gouverna conjointement avec la princesse Nicole, sa femme, suivant les conditions arrêtées pour leur union. François II, frère de Henri et père de Charles, qui s'était opposé à cette violation de la loi salique observée en Lorraine, invoqua au bout d'une année les dispositions du testament de René II, qui disposait en faveur des héritiers naturels, suivant la descendance masculine. Charles IV, qui était d'accord avec François II, lui remit le pouvoir quelques jours, par respect pour ce prince qui lui donnait désormais le pouvoir à l'exclusion de la duchesse Nicole. Le nouveau duc, reconnu par les États, fit son entrée solennelle à Nancy, prêta le serment constitutionnel obligé en pareille circonstance, et remit le sceptre à son fils, après quatre à cinq jours de règne, qu'il employa à faire battre monnaie en signe d'autorité et aussi pour payer ses dettes. On a de lui des monnaies frappées à Badonviller qui portent pour légende cette devise significative : *Benè numerat qui*

nihil debet. Compte bien, qui ne doit rien. François abdiqua par acte du 26 novembre 1725, en présence de toute la noblesse Lorraine, mais en retenant jusqu'à sa mort, le 14 octobre 1632, le titre de duc, dont il eût été à désirer qu'il conservât plus longtemps le pouvoir. En effet, ce prince, bien fait de sa personne, était sage, joignait la prudence à la fermeté, et aurait épargné aux Lorrains les épreuves douloureuses qu'ils durent bientôt subir, par les conséquences de la conduite de Charles IV.



CHARLES IV.
1624 — 1675.

CHARLES IV, LE REDOUTÉ,

XXV.

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

1. *Nicole, fille de Henri II, 1621.*
2. *Béatrix de Cusance, 1637.*
3. *Marie-Louise d'Apremont-Nanteuil, 1661.*

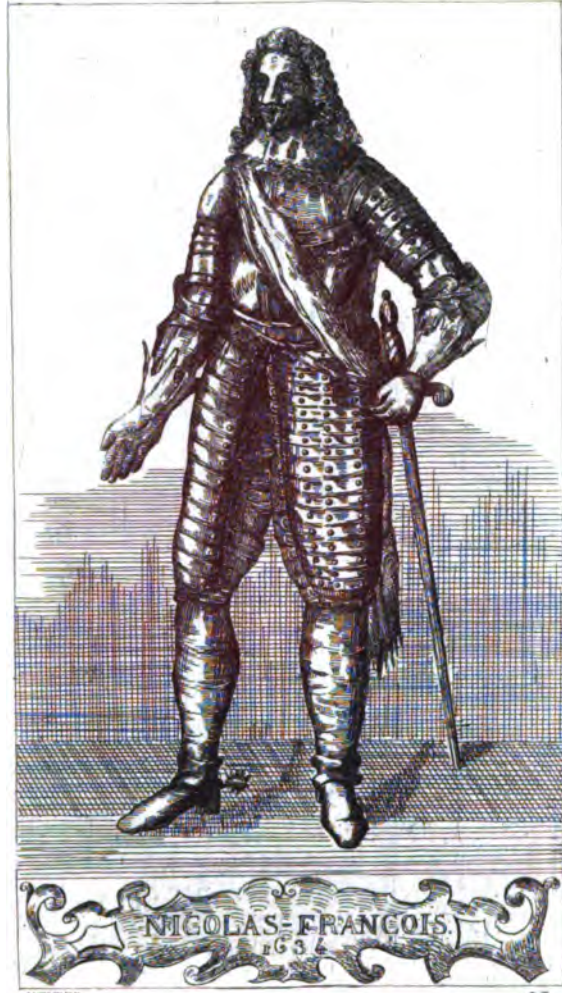
1624-1675.

Ses contemporains ont dépeint ce prince d'une taille avantageuse, le teint mâle, l'air guerrier, la mine haute, les yeux noirs, de même que ses cheveux. Outre ses portraits, on a des monnaies à son effigie et à celle de la duchesse Nicole, sa femme, qui partagea quelque temps avec lui le pouvoir souverain. Notre dessin est tiré d'après la gravure signée Dernet, attribuée aussi à Callot, qui représente Charles IV à cheval et la ville de Nancy dans le lointain. Cette belle planche, dont nous possédons le cuivre, est assurément un témoignage des plus authentiques, tant pour les traits du personnage que son costume.

Bon prince, grand capitaine, mauvais politique et le plus inconstant des hommes, Charles IV, par l'abus des plus brillantes qualités, attira sur son pays et sur lui-même les plus grandes calamités. Ses premiers dissentiments avec la France éclatèrent en 1629, à l'occasion de la retraite de Gaston, frère du roi, à la cour de Lorraine, et de son mariage avec la princesse Marguerite, sœur du duc. Après divers traités conclus sans beaucoup de sincérité de part et d'autre, Louis XIII, suivi du cardinal de Richelieu, investit Nancy, et y entra le 25 septembre 1633. Charles IV passa en Allemagne pour combattre les Suédois, alliés de la France, et les battit à

Nordlingue. Ils pénétrèrent à leur tour en Lorraine, y portant le triple fléau de la guerre, de la famine et de la peste. Ce beau pays, jadis si florissant et si peuplé, devint désert. Suivant les oscillations de la politique du temps, le duc revit plusieurs fois ses États, mais sans pouvoir s'y rétablir. Passé au service de l'Espagne avec ses troupes décidées à le suivre, il se rendit suspect; on l'arrêta et on l'enferma cinq ans dans une étroite prison à Tolède. Dans toutes ces circonstances, l'affection des Lorrains ne se démentit jamais, et plus le prince faisait de fautes, plus le peuple, qui personnifiait en lui sa nationalité, oubliait ses torts.

Charles IV jouissait de quelque tranquillité dans ses États démembrés, quand la guerre se ralluma entre lui et Louis XIV, qui entra en Lorraine et bientôt à Nancy. Ce monarque loua la fidélité des Lorrains et en particulier celle de la noblesse à leur prince, qui venait cependant de supprimer le tribunal des assises de l'ancienne chevalerie, cet antique boulevard des libertés du pays. Sorti de la Lorraine pour n'y plus rentrer, le duc se signala au service de l'empire contre Turenne et le maréchal de Créqui, qu'il tailla en pièces à Con-sarbrick et fit prisonnier dans Trèves, où il s'était réfugié lui quatrième. Ce fut son dernier exploit. Surpris par la mort, dans son camp d'Alembach, le 20 septembre 1675, âgé de 72 ans, et le plus ancien souverain de l'Europe, son corps fut transféré en Lorraine en 1717, dans la chartreuse de Bosserville qu'il avait fondée. On y retrouva ses ossements en 1817, et ils furent réunis, en 1826, aux cendres des princes de sa Maison, dans le caveau ducal à Nancy.



NICOLAS-FRANÇOIS,

XXVI^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

Claude de Lorraine, fille de Henri II, duc de Lorraine, 1634.

1634.

Nicolas-François avait la taille haute, l'air prévenant, le caractère d'une extrême douceur, l'esprit délicat et cultivé. Une monnaie frappée à Florence et gravée dans l'histoire de la Maison de Lorraine par Hugo, abbé d'Étival, porte l'effigie de ce prince, qui voulait par là consacrer ses droits. Notre planche le montre avec le costume militaire de l'époque de Louis XIII : la cuirasse, des brassards, des bottes fortes, et de longs cuissards formés de petites lames de fer ou d'acier poli, cousues sur une étoffe épaisse dont les découpures saillaient au dehors, et qui permettaient à cette armure de se prêter à tous les mouvements du corps.

Ce prince avait été engagé dans les ordres ecclésiastiques, prit possession de l'évêché de Toul en 1625, et deux ans après, le pape Urbain VIII le créa cardinal. Charles IV, dans l'espoir de sauver ses États, en conjurant le mauvais vouloir de Richelieu contre lui personnellement, se démit de ses duchés de Lorraine et de Bar en faveur de son frère, le cardinal Nicolas-François, par une double cession en 1633 et le 19 janvier 1634. La cour de France tint très-peu de cas de ces actes, qu'elle regarda comme concertés entre les deux frères pour temporiser, et refusa de reconnaître le nouveau duc de Lorraine. Nicolas-François, sans exercer ensuite aucun acte de souveraineté, laquelle demeura toujours à Charles IV, retint cependant ce titre durant sa vie, et prit en cette qualité le commandement des troupes

Lorraines au service d'Espagne en 1634, lors de l'emprisonnement de son frère à Tolède, et les ramena dans leur pays.

Charles IV n'avait pas d'enfants ; Richelieu soutenait que la princesse Claude, sœur de la duchesse Nicole, devait être héritière des duchés. Dans cette extrémité qui menaçait de faire passer le sceptre dans des mains étrangères, et la Maison de Lorraine paraissant devoir s'éteindre à défaut de mâles, le cardinal Nicolas-François, de l'avis de plusieurs théologiens, se démit de la pourpre, et se donnant à lui-même les dispenses, épousa sa cousine, dans la nuit du 18 février 1634. Cette union sauva la Maison de Lorraine en la perpétuant. Gardés à vue dans le palais ducal, à Nancy, le duc et la princesse Claude s'échappèrent, déguisés en paysans chargés de fumier, et passèrent en pays étranger. Il mourut à Nancy, le 23 janvier 1670, heureux encore de ne plus être témoin des derniers malheurs que la funeste politique de Charles IV avait attirés sur ses États et sa famille. Sa pompe funèbre fut semblable à celle du bon duc Henri II, c'est-à-dire avec le cérémonial et la rare magnificence qu'apportèrent toujours les princes de la Maison de Lorraine, en rendant les derniers honneurs à leurs prédécesseurs au trône.



CHARLES V, LE GUERRIER,

XXVII^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

Éléonore-Marie d'Autriche, sœur de l'empereur et veuve du roi de Pologne Michel Viacznowiski, 1678.

1675 - 1690.

Ce prince, un peu chargé d'embonpoint sur la fin de sa vie, avait la taille moyenne, les traits du visage bien proportionnés, le front élevé, l'œil bien fendu; le nez aquilin, la bouche petite et vermeille. On n'a pas de ses monnaies, mais on a frappé des médailles en son honneur qui portent sur le droit le portrait de ce héros. Elles sont détaillées dans Baleicourt et Dom Calmet. Charles V a ici le costume des princes et des généraux de son temps, lorsqu'ils étaient en campagne. Le duc est décoré de l'ordre de la Toison-d'Or, endosse la cuirasse, sous laquelle se voit un juste-au-corps de buffle, qui descend en forme de jupon sous les cuissards. Les bottes sont à la mode allemande; il tient un bâton de commandement à la main.

Son règne ne fut que nominal, car ce prince naquit et mourut dans l'exil. A la mort de Charles IV, son oncle, qui lui avait toujours témoigné beaucoup de mauvais vouloir, il fut proclamé à la tête de ses troupes, à la manière antique. Toutes les puissances de l'Europe le reconnurent, à l'exception de la France. Dévoué dès lors au service de l'empire, il se distingua d'abord contre les Turcs, à la fameuse bataille de Saint-Gothard gagnée sur eux, et arracha même des mains d'un janissaire un étendard qui se voit encore aujourd'hui à Notre-Dame-de-Bonsecours à Nancy, où il l'envoya. Il fut aussi blessé à la sanglante journée de Senef. Le célèbre Montecuculli le désigna lui-

même pour son successeur au commandement général des troupes impériales sur le Rhin. Bientôt, il prit Philisbourg et fut sur le point de pénétrer en Lorraine.

A la paix de Nimègue, on lui offrit la restitution de ses États, mais à des conditions qui lui parurent inacceptables. En 1683, deux cent mille Turcs menaçant la chrétienté s'avancèrent jusque sous les murs de Vienne qu'ils assiégèrent. Charles V se joignit à Sobieski et délivra la capitale de l'empire. La Maison d'Autriche lui dut la conquête de la Hongrie. La guerre s'étant rallumée sur le Rhin, en 1689, le duc de Lorraine prit aux Français Mayence et Bonn; mais la mort l'arrêta tout-à-coup dans son camp, à Velz en Autriche, dans la 48^e année de son âge, le 18 avril 1690. Ayant, comme l'assure un de ses historiens, « battu trente-une fois les infidèles, forcé cinquante forteresses, emporté plus de trois mille cinq cents bourgades, dissipé cinq cent mille Turcs et soumis la Hongrie. » Léopold I^{er}, son fils, fit transférer son corps d'Inspruck à Nancy, où le 17 avril 1700, on lui donna en grande pompe la sépulture dans la chapelle ducale.



J. GAYDOR DEL. ET SCULP.

24.

LÉOPOLD I^{er}, PÈRE DU PEUPLE ET DE LA NOBLESSE,XXVIII^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, COMTE DE VAUDÉMONT.

*Élisabeth-Charlotte de France, fille de Philippe, duc d'Orléans,
frère de Louis XIV, 1698.*

1690 - 1729.

Léopold I^{er} était d'une taille moyenne, d'une constitution robuste ; il avait le bas du visage un peu chargé, mais les parties supérieures en étaient très-belles, ses yeux étaient vifs et perçants, le teint coloré, sa physionomie respirait la bonté. Ses monnaies et ses médailles, admirablement frappées, ses portraits peints ou gravés, sont assez répandus. Il existe encore, après la façade d'une maison particulière à Nancy, un très-beau buste qui lui a été érigé en 1706. On lui a élevé aussi un monument par souscription publique dans l'ancienne église des Cordeliers de Nancy, et dont l'inauguration eut lieu le 15 novembre 1840, jour de la saint Léopold.

Il naquit à Inspruck, le 11 septembre 1679, et montra de bonne heure l'intrépidité naturelle aux princes de sa race. A seize ans, il combattait contre les Turcs vaincus à Temeswar. La paix de Ryswick lui rendit enfin ses États en 1697, à des conditions restrictives de ses droits régaliens et auxquelles Charles V, son père, avait refusé de souscrire ; mais le désir de réparer les malheurs inouïs des Lorrains l'emporta, aux yeux de Léopold I^{er}, sur toutes ces considérations. Jusqu'à sa mort, arrivée à 50 ans, le 25 mars 1729, il ne parut occupé que de cette tâche sublime qui lui a mérité l'amour de ses peuples et dicté un magnifique éloge à Voltaire. « Il est à souhaiter, dit-il, que la dernière postérité apprenne qu'un des plus petits souverains

de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Léopold trouva la Lorraine désolée et déserte, il la repeupla, il l'enrichit ; il l'a toujours conservée en paix pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre..... Les arts, dans ses duchés, produisaient une circulation nouvelle qui fait la richesse des États. Sa cour était formée sur le modèle de celle de France ; on ne croyait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles-lettres..... Enfin, pendant tout son règne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances et des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté, disait-il, si je ne pouvais faire du bien ;* aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé, et j'ai vu, longtemps après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom ; il a laissé son exemple à suivre aux plus grands rois, et il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'empire. » Ce prince, dit encore le comte de Foucault, qui avait profondément médité ses devoirs et ses actions, avait fait lui-même son épitaphe latine ; et comme il n'avait rien fait que de louable, il écrivit sans le savoir l'éloge de sa vie, en rappelant les principaux traits de son règne. Léopold, parlant de lui-même, terminait par ces mots : « Il voua tous ses moments à remplir le double titre de législateur et de père de ses peuples... n'ayant jamais oublié que son corps redeviendrait poussière, et que son âme aurait un juge dans le ciel. »



FRANÇOIS III, L'AUGUSTE,

XXIX^e

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS, ROI DE JÉRUSALEM,
 GRAND DUC DE TOSCANE EN ÉCHANGE DE LA LORRAINE,
 EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

*Marie-Thérèse-Walpurge-Amélie-Christine, fille aînée
 de l'empereur Charles VI, 1736.*

1729-1737.

Entr'autres portraits possédés par les curieux, un peintre lorrain justement estimé, Claude Jacquard, a représenté ce prince dans une excellente eau-forte qui porte la date de 1737. On y voit François III avec une partie de sa cour se livrant au plaisir de la chasse, aux environs de Lunéville. C'est d'après cette planche, dont nous avons le cuivre, que notre dessin a été tiré en partie. Seulement, le duc de Lorraine est ici en habit de cour, au lieu d'être en équipage de chasseur.

L'empereur Charles VI avait appelé ce jeune prince à sa cour dans des vues d'élévation que la suite prouva. Ayant appris la mort de son père, il quitta Vienne, et se rendit à Lunéville, le 29 novembre 1729. Pendant le peu de temps qui lui fut donné de paraître dans ses États, on crut revoir le génie bienfaisant de Léopold. Il quitta définitivement la Lorraine en 1731, laissant la régence à la duchesse sa mère, et se mit à parcourir les principales cours de l'Europe, dans la prévision des éventualités de la politique de l'empereur à son égard. Charles VI lui donna bientôt la main de Marie-Thérèse, sa fille aînée et son héritière présomptive, et le nomma vice-roi de Hongrie.

Après une guerre de peu de durée entre la France et l'empereur, on arrêta, par les articles préliminaires du traité de Vienne, le 3 octobre 1735, que la succession du grand duché de Toscane serait garantie au duc de Lorraine, à la mort de Jean-Gaston de Médicis, en échange des duchés de Lorraine et de Bar, cédés en souveraineté à Stanislas I^{er}, roi de Pologne, beau-père de Louis XV, avec clause de réversion à la France après lui. François III ne signa la cession du Barrois que le 24 septembre 1736, celle de la Lorraine le 13 février 1737, non sans éprouver un douloureux saisissement de cet abandon de la terre de ses pères. La principauté de Commercy fut réservée à la duchesse douairière.

La Lorraine fut consternée à la nouvelle de ce grand événement. L'attachement héréditaire du peuple avait encore été fortifié par le bonheur dont il avait joui sous Léopold I^{er}, et il ne pouvait retenir ses larmes en voyant s'éloigner pour toujours une Maison qui, depuis tant de siècles, avait si bien identifié son génie avec celui de la nation. Lorsque la duchesse douairière quitta le palais de Lunéville pour se rendre à Commercy, on accourut en foule, on se jeta à genoux devant son carrosse, on arrêta ses chevaux à diverses reprises ; partout on n'entendait que des cris, on ne voyait que des pleurs. Ainsi se termina en Lorraine le règne des princes de cette Maison, 698 ans après que Gérard d'Alsace en eut reçu l'investiture. « Il ne pouvait, ajoute le P. Leslie, finir d'une manière plus glorieuse pour elle. »

François III, élu empereur le 13 septembre 1745, mit tous ses soins pour rétablir, après des guerres ruineuses, l'ordre dans ses finances ; il fit fleurir le commerce, les sciences et les arts. Il mourut subitement à Inspruck le 18 août 1765, regretté comme un des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire. Aux obsèques solennelles qui se firent pour lui à Nancy, il y eut une affluence extraordinaire de monde accourue des villes et des campagnes.





J. CATON DEL. 1766

30 27 2000

STANISLAS LESZCINSKI, LE BIENFAISANT,

ROI DE POLOGNE, GRAND DUC DE LITHUANIE,
DUC BÉNÉFICIAIRE DE LORRAINE ET DE BAR.

Catherine Opalinska.

1737 - 1766.

La physionomie de Stanislas était heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise, son port noble et agréable. Sur la fin de sa vie, il prit un embonpoint extrême avec lequel on le représente communément. On le voit dans notre planche, au temps où il vint prendre possession de la Lorraine, âgé d'environ soixante ans. Ses portraits et ses médaillons sont fort répandus dans le pays; enfin la reconnaissance publique lui a érigé, en 1851, une statue colossale de bronze, sur la place Royale, à Nancy, au centre de toutes les merveilles dont il s'était plu à embellir cette ville, qui lui doit sa nouvelle existence.

Si quelqu'un pouvait faire oublier aux Lorrains leurs anciens maîtres et consommer heureusement la réunion de leur pays à la France, c'était assurément Stanislas. « Il fut en Lorraine, dit un de ses biographes, ce qu'il avait été dans sa patrie, doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines et les consolant en père tendre. » Il était né à Léopold, d'une famille illustre, le 20 octobre 1677; ambassadeur vers le Grand-Seigneur, en 1699; puis député vers le roi de Suède, le fameux Charles XII. Ce monarque se déclara son ami, et le fit élire roi de Pologne en 1706. Attaché dès lors à la fortune du héros du Nord, il en partagea les revers après la bataille de Pultawa et se réfugia en Alsace. Le mariage de sa fille avec Louis XV ranima ses espérances et celles de son parti qui le proclama de nouveau. Son compétiteur,

soutenu de l'empereur Charles VI et de la Russie, finit par l'emporter. Assiégé dans Dantzick, Stanislas s'en échappa à travers mille dangers et vint encore en France. En 1737, il fut mis en possession viagère des duchés de Lorraine et de Bar. « Il goûta pour lors le plaisir qu'il avait si longtemps désiré, de faire des heureux. » Nancy, Lunéville et Commercy furent embellis, nombre d'établissements utiles lui durent leur création, il dota de pauvres filles, il fonda des collèges, bâtit des hôpitaux, et se montra enfin l'ami de l'humanité. On lui décerna d'une voix unanime le surnom de *Bienfaisant*. « C'est le meilleur prince qui soit au monde, » écrivait Voltaire, qui avait été à même d'apprécier à sa cour les qualités du cœur et de l'esprit qui distinguaient éminemment le roi de Pologne.

Il gouvernoit en père, il instruisoit en sage,
 Et ses vertus persuadoient ses lois;
 Sans accabler d'impôts mon heureuse patrie,
 Il éleva ces arcs, ces temples, ces palais,
 Il sut par ces travaux enrichir ses sujets;
 Il fit naître leur industrie
 Et leurs talents nouveaux sont encore ses bienfaits.

.....
 Roi sans faste, homme sans foiblesse,
 Je l'ai vu de son rang descendre avec noblesse
 Et de plus près inspirer plus d'amour.

(*Saint-Lambert.*)

Un accident funeste le ravit à ses peuples qui le chérissaient si justement : le feu prit à sa robe de chambre, et il mourut des suites, le 23 février 1766, à près de 89 ans. Son mausolée, de marbre blanc, se voit à Notre-Dame-de-Bonsecours, à Nancy. On avait projeté plusieurs fois de lui ériger une statue de son vivant ; mais Stanislas avait répondu constamment qu'il ne voulait revivre que dans les cœurs, et ce dernier vœu a été pleinement exaucé.

FIN.

TABLE.

	Page.	Page.
Avertissement.	1 - VIII	
DE LA LORRAINE ET DE LA MAISON D'ALSACE.		2^e Race dite d'Anjou.
1^{re} Race dite d'Alsace.		
Gérard 1 ^{er} d'Alsace.	1	René 1 ^{er} .
Thierry 1 ^{er} .	3	Jean II.
Simon 1 ^{er} .	5	Nicolas 1 ^{er} .
Mathieu 1 ^{er} .	7	
Simon II.	9	3^e Race dite de Vaudémont.
Ferri 1 ^{er} , dit de Bitche.	11	Du comté et des comtes de
Ferri II.	13	Vaudémont.
Thiébaud 1 ^{er} .	15	René II.
Mathieu II.	17	Antoine 1 ^{er} .
Ferri III.	19	François 1 ^{er} .
Thiébaud II.	21	Charles III.
Ferri IV.	23	Henri 1 ^{er} .
Raoul 1 ^{er} .	25	François II.
Jean 1 ^{er} .	27	Charles IV.
Charles II.	29	Nicolas-François.
		Charles V.
		Léopold 1 ^{er} .
		François III.
		DUC BÉNÉFICIAIRE.
		Stanislas Leszcinski.

FIN DE LA TABLE.

Page 26, ligne 34, au lieu de : 1745, lisez : 1705.



